

Philippe Desjeux

Le Voyage

Récit

Publié sur www.querky.net
Rubrique Contes, nouvelles et légendes

Paris Mai 2002

Le temps était exécrable. Le vent, tourbillonnant dans la cour intérieure de l'immeuble, collait la pluie contre les vitres de la chambre. Il faisait froid. L'hiver se terminait mal et le printemps, cette année, était long à venir. L'arbre dans le petit jardin ne voulait pas encore laisser éclater ses bourgeons. Il semblait les retenir fermés pour les laisser le plus tard possible s'ouvrir seulement avec le soleil revenu.

Le bruit du mauvais temps couvrait les bruits habituels de la maison. On n'entendait plus le clic-clac de la gâche électrique du portail. La porte de l'escalier de service semblait même ne plus vouloir marquer le passage des occupants du septième étage avec son claquement habituel.

Le jour voulait finir.

La lampe, déjà allumée sur le petit bureau, créait un pôle de quiétude et de sécurité. Le moment était propice aux souvenirs.

Flavien pensait en effet qu'il devait maintenant tout mettre en ordre. Son âge, la maladie qui semblait le quitter mais qu'on ne savait jamais avoir vaincu totalement et qui pouvait revivre d'un jour à l'autre, pouvant l'emporter définitivement, voulait qu'il laisse un souvenir de lui que lui seul savait être vrai.

Il voulait faire défiler sa vie; être prêt à tout laisser sans regrets ; fermer la parenthèse; s'abandonner.

La tâche serait difficile; longue. Le détachement des choses avec lesquelles il avait vécu devait permettre de resserrer autour de lui le cercle de ce qu'il voulait garder en mémoire pour le temps qui lui restait à vivre.

Il fallait que tout sente le propre et l'encaustique. Oui, le temps était venu, qu'il attendait, de se séparer de tout ce qui était inutile.

Il avait depuis longtemps déjà oublié les choses et les gens sans importance. Il avait refusé les mondanités excessives, et il gardait de l'affection et de la tendresse seulement pour quelques-uns.. Ceux-là, il savait pourquoi il les aimait. Ils avaient été ses camarades de combat, de fortunes et d'infortunes. Quand il pensait à eux c'était toujours avec une petite joie au fond de son cœur.

Certes, ils n'étaient pas nombreux mais ils suffisaient à son apaisement. Fermant les yeux, il les revoyait les uns après les autres. Non, vraiment, malgré les apparences, il ne se sentait pas seul.

Les liens qui se sont tissés dans les moments difficiles sont les liens les plus durables. C'était le cas pour Flavien. Comme pour les choses: peu d'amis, mais des amis sûrs.

L'aune d'amitié ne se compte pas au nombre de contacts, de visites, mais à la joie des retrouvailles fussent-elles espacées. Le sens de la véritable amitié c'est le désir d'être ensemble, parfois sans rien se dire. La présence suffit au bonheur et même sans voir souvent ses amis, Flavien les aimait avec tendresse.

Penser à eux, partager leurs joies, partager leurs peines; il savait que, même de loin, c'était pour eux comme pour lui, un pas vers la quiétude.

Le temps était vraiment exécrable. Parfois un coup de tonnerre réveillait le silence de la chambre bien close; la pluie redoublait alors. L'arbre, dans la cour, se balançait de droite et de gauche comme un ivrogne qui cherche son équilibre.

Flavien se mit à penser aux deux mois déjà, où s'était retrouvé seul, après le départ de sa dernière compagne. Il avait été soulagé par ce départ. Il retrouvait, sans contrainte, dans sa solitude, ses souvenirs de jeunesse. Cette rupture l'avait réconcilié avec le bonheur de vivre, le bonheur de la liberté retrouvée.

La pluie redoublait maintenant. La fenêtre et les portes bien closes le protégeaient de toutes les agressions extérieures. Il était bien, calme, détendu; il pouvait se laisser aller à penser.

Depuis deux mois il n'avait pris aucune décision quant à son avenir. Il n'en éprouvait pas le besoin. Il jouissait de cette détente comme de celle que l'on éprouve après une opération réussie, pendant une convalescence où l'on ne souffre plus et que l'on sait ramener à soi la santé et la reprise de possession de tous ses moyens.

A bien y réfléchir, Flavien, maintenant, était heureux.

Il fallait au plus tôt mettre ses affaires en ordre. Depuis deux mois il avait négligé ses papiers, son courrier; il fallait aussi détruire toutes les inutilités accumulées, « les petits bouts de ficelle ne pouvant servir à rien », les vieux papiers, les vieilles enveloppes, les prospectus anciens, les plaquettes de toutes sortes, les vêtements démodés et inutiles, qui s'étaient entassés et avaient pris la place qui devait rester libre, donnant de l'espace, de l'air, de l'ordre.

Il avait toujours eu besoin d'ordre. Peu de choses lui suffisaient pour vivre, mais des choses et des objets choisis. Il voulait que chaque objet, chaque chose soient nécessaires, ou même seulement utiles, ou beaux; tout le reste ne devait pas encombrer sa maison, son espace de vie.

C'est vrai qu'il n'était pas attaché aux biens matériels qui ne lui rappelaient rien, dont il n'avait pas joué à un moment ou à un autre. C'était vrai des livres par exemple. Il ne voulait pas encombrer sa bibliothèque de livres sans intérêt, qu'il n'avait jamais envi de reprendre en mains, de relire.

Et pourtant, il aimait les livres.

Ils avaient toujours été pour lui des compagnons de misère. Des compagnons toujours disponibles sur lesquels on pouvait compter, s'appuyer, pour reprendre son souffle. Il aimait les livres, mais fidèle à sa devise, les bons seulement, pas tous.

Il aimait l'odeur du papier, de l'encre, le toucher des pages écrites. Il sentait presque, sous ses doigts, le relief invisible des lettres, des signes. Il aimait les livres un peu rebelles, qui, comme s'ils désiraient garder le secret de ce qu'ils contenaient, avaient tendance à se refermer, comme pour défendre la mémoire de leur contenu.

Mais il savait que les livres qu'il aimait étaient comme des amis et que pour lui ils disaient leurs secrets.

En fait, il aimait la chose écrite. Les signes, côte à côte, ressemblaient à une foule anonyme où il pouvait choisir, sélectionner ce qui lui plaisait, ce qu'il pensait pouvoir lui apporter une amitié toujours nouvelle. Les lettres, les signes étaient pour lui des personnages avec chacun leur caractère, leurs spécifications. Il les photographiait ! Il y avait les maigres, les secs, sans tendresse, les fluides qui s'échappaient sous les doigts; les autres, bons enfants, qui se déplaçaient difficilement sur les lignes. Mais ces lignes étaient là pour canaliser leur marche, et les mots qu'ils formaient, étaient tels pour lui qu'ils s'équilibraient et les lignes étaient là pour les discipliner définitivement.

Il en était là de ses réflexions et il constatait qu'il n'avait aucune envie de s'attaquer seul à mettre ses souvenirs en ordre.

Comment faire ? Personne autour de lui ne pouvait l'aider et il ne voulait pas non plus faire appel à ses amis. Ses souvenirs seraient mieux protégés s'ils n'étaient connus que par quelqu'un de tout à fait étranger et qui n'éprouverait pour eux qu'un intérêt relatif, simplement anecdotique.

Alors il se mit à penser au profil de celui ou celle qui pourrait l'aider.. Son image était difficile à définir.

Une chose était sûre pour lui, c'est que celui ou celle qu'il choisirait ne serait pas forcément intéressé par l'histoire de sa vie. Ses secrets pourraient ainsi rester secrets. Ses souvenirs resteraient à lui seul. C'était la base même de sa démarche.

Le temps s'était calmé. La nuit était venue totalement. Les bruits habituels renaissaient petit à petit. Les volets, clos maintenant, retenaient un peu plus le silence, le calme de la pièce.

Flavien posa ses lunettes ; il éteignit la lampe sur la table; dans le noir absolu, il se renversa sur son fauteuil et se mit à rêver.

oooooooo

Ce n'est pas qu'il n'ait pas pu mettre ses affaires en ordre tout seul, mais Flavien n'en avait pas envie.

Il ne voulait pas non plus, par pudeur sans doute, demander à quelqu'un qui le connaissait bien, un de ses amis par exemple, même le plus intime de l'aider dans cette tâche. Et puis, d'ami intime, depuis la mort de J.M. il n'en avait plus et il se rendait compte, maintenant, plus cruellement encore, combien il lui manquait.

Flavien quitta sa table d'écriture. Il jeta un dernier coup d'œil autour de lui. Le calme était revenu, le silence régnait dans la pièce; on pouvait presque croire que le temps s'était définitivement calmé.

Pourquoi avait-il soif ? Il avait soif d'un grand verre d'eau, mais aussi de silence intérieur. Pour la première fois, depuis si longtemps, il sentait son esprit se détendre, s'apaiser.

Flavien était prêt à revivre son passé. Il se rendait compte que la tâche était importante, mais faire appel à qui, pour l'aider à l'accomplir ?

Il avait besoin de dormir. Et peut-être en dormant il aurait une idée. Souvent, c'est en rêvant que lui venaient à l'esprit les idées les plus sages

Le téléphone sonna et le tira de ses pensées. Il ne voulait plus, comme naguère, décrocher le combiné, le poser à côté de son socle, pour ne pas être dérangé.

Maintenant, les téléphones sans fil, qu'il perdait toujours dans l'appartement, ne pouvaient plus lui procurer cette tranquillité. Ils étaient toujours fonctionnels, même séparés de leur base.

Il eut soudain envie de revoir cet album de photos prises avant la guerre et qui jalonnaient les étapes de sa jeunesse. Où pouvait-il bien être ? Il réfléchit un instant et pensa qu'il pouvait être dans un tiroir de cette vieille commode hollandaise, aux ferrures de cuivre jaune, qu'on avait toujours connue dans sa famille.

A propos de cette commode à trois grands tiroirs, ce qu'ils contenaient était hétéroclite ! Il y avait dans chacun d'eux un énorme désordre. Flavien se plaisait à imaginer une bande de petits lutins, qui, la nuit, sans bruit mais avec malice, passaient d'un tiroir à l'autre pour y mettre le désordre et le matin s'amusaient, dans l'ombre, de la surprise fâchée des malotrus qui espéraient y mettre de l'ordre.

Souvent il racontait les aventures de « ses » petits lutins; comme il lui arrivait certaines nuits de les surprendre ? il disait qu'à force de patience, de gentillesse, il était devenu leur ami et qu'il pouvait ainsi recueillir leurs confidences. Il parlait d'eux avec une telle conviction qu'on finissait pratiquement par les voir vraiment plus qu'on ne les devinait. Et il était heureux en pensant à ce monde imaginaire qu'il s'était créé.

Naturellement le désordre existait et il mit un certain temps à trouver l'album qu'il cherchait. Il choisit un fauteuil ancien, au dossier bien droit, pour ouvrir confortablement l'album sur ses genoux.

Flavien resta quelques minutes sans l'ouvrir. Il ferma les yeux et essaya de se rappeler les souvenirs qu'il allait y retrouver. Son esprit remontait le temps depuis sa petite enfance. C'était ce qu'il voulait : revoir les images de ces années passées depuis tellement de temps.

Il ouvrit enfin l'album.

La première image qui s'offrit à lui était une carte postale de la maison de ses parents, à la campagne, où il était né. Il mit un grand moment à détacher ses yeux des deux petites silhouettes qui se tenaient toute droite devant la barrière blanche. L'une avait un petit tablier et il se reconnut. Il pouvait avoir cinq ou six ans, et près de lui, Marcel, le fils du cocher, le tenait par la main.

Trop de souvenirs remontaient soudain à sa mémoire; trop d'images se bousculaient dans sa tête; il voulait faire le tri, calmement. Alors, il referma l'album et le posa sur la petite table, à coté de son fauteuil, pour le reprendre plus tard.

oooooooo

Flavien décida que le meilleur moyen de trouver le collaborateur qu'il cherchait était sûrement de passer une annonce quelque part. Mais comment la rédiger ? ... Il voulait quelqu'un qui viendrait chez lui, quelques heures, chaque jour; comme il ne pouvait pas savoir pendant combien de temps il en aurait besoin, il fallait préciser qu'il s'agissait d'une collaboration momentanée.

Quelques heures par jour; quelques semaines ; quelques mois ? ...

Il ne savait pas pour combien de temps il en aurait besoin et il fallait définir exactement sa tâche.

Dans le fond, plus que de mettre en ordre ses papiers et sa maison, il avait besoin de quelqu'un pour se confier, relire sa vie, laisser un souvenir.

Alors, il fallait penser au profil de ce collaborateur. Il fallait qu'il soit jeune, car il savait bien ne pas pouvoir supporter quelqu'un dont l'âge lui aurait permis de le juger.

Et puis, quelqu'un de jeune près de lui, lui redonnerait sans doute le regain de dynamisme dont il avait besoin pour finir sa vie.

Déjà c'était un point d'acquis. Il avait décidé de l'âge. Que fallait-il d'autre ? Naturellement il ne voulait pas une personne d'un autre monde, d'une autre culture.

A propos de culture il aimerait que celle de la personne choisie soit solide, avec un assez large éventail de connaissances, et déjà malgré sa jeunesse, d'une grande aptitude à vouloir encore plus connaître à vouloir aimer la vie, à l'esprit tout à la fois cohérent, bien ordonné, curieux, tolérant et discret.

Cela faisait beaucoup de qualités qu'exigeait Flavien. Qui pouvait les avoir toutes ensemble ? D'accord, un collaborateur jeune, mais de quel sexe?

Il élimina rapidement l'idée d'engager un homme. Il pensait, en effet, qu'une présence masculine perpétuelle risquerait de le lasser vite, l'empêchant de remplir rapidement la tâche qu'il se donnait. Mettre sa vie en ordre n'était pas une petite affaire. Ce n'était pas l'avenir qui le préoccupait. Il y a longtemps qu'il ne pensait plus à l'avenir et n'œuvrait pas pour lui. Il était assez raisonnable pour ne pas savoir qu'il était au bout de sa vie.

Et c'est cette vie qu'il considérait comme bien remplie qu'il voulait relire avec le souvenir des bons et des mauvais jours. Plus de bons que de mauvais certainement. Le rappel des déceptions, des chagrins, des douleurs s'estompe toujours assez vite. Les bonheurs, petits ou grands, se gravent plus facilement dans l'esprit et le cœur. Heureusement, bien sûr !

Et puis, par goût même plutôt que par raison il voulait garder l'image des jours heureux.

Ils n'avaient pas été si nombreux du reste, mais tous étaient marqués par les sentiments d'amitié ou d'affection qu'il avait porté aux autres ou que les autres lui avaient porté.

Toujours il avait mis l'amitié en tête de son vouloir. Jamais il n'avait été déçu par les sentiments amicaux qu'il avait échangés. Cette constatation le rendait heureux.

Bon. C'était décidé, ce serait une femme ! C'est peut-être parce qu'il avait toujours aimé les femmes, leur présence, leur beauté mais aussi leurs contradictions, leur légèreté, la faculté qu'elles ont d'oublier aussi vite ce qu'elles ont appris, leur inconstance, mais parfois, rarement certes leur fidélité, qu'il fit ce choix.

Alors il savait que ce serait une femme jeune qui aurait le privilège de l'aider dans sa tâche.

Flavien se prit à l'imaginer. Fermant les yeux il se reversa contre le dossier de son fauteuil. Elle serait jolie ; il avait toujours été fasciné par la beauté des femmes, leur allure féline, leur souplesse et leur grâce, par contraste avec ce qui peut-être parfois, la force brutale des hommes.

Il savait leur penchant naturel à la fourberie. Cela ne l'inquiétait pas, puisqu'il le savait. Il n'avait jamais été dupe et ce n'est pas maintenant, au soir de sa vie, qu'il allait l'être.

Elle serait donc jeune, jolie, cultivée. Il la fallait disponible. Il ne savait pas encore quand il aurait besoin d'elle; elle devait donc être parfaitement libre. Elle serait célibataire, sans attache, sans fiancé, sans mari, du moins pour le temps qu'il ne savait pas encore où il aurait besoin d'elle.

Pour l'heure il avait envie de se libérer l'esprit, d'écouter de la musique; il choisit un disque des valse de Chopin dont il aimait particulièrement l'interprétation de Claudio Abado. Il s'installa confortablement dans un canapé... et s'endormit !

oooooooo

« Particulier recherche pour son secrétariat personnel momentané jeune femme cultivée, possédant un grand esprit de synthèse, libre de toute attache, pouvant voyager. Adresser curriculum vitale et prétentions à Monsieur X (suivait son adresse) Réponse assurée dans tous les cas. »

Il restait à Flavien à passer cette annonce dans le Figaro et d'en attendre les réponses.

oooooooo

Depuis quelques jours le temps virait vers le printemps. Le soleil, plus chaud, activait la poussée des fleurs du petit jardin, dans la cour. Les feuilles sortaient des bourgeons. Les rosiers grandissaient à vue d'œil. Leurs rameaux vert clair indiquaient leur volonté de revivre et de porter des rosés plus belles, encore plus grosses et plus odorantes que celles de l'année dernière.

Avec le soleil revenu l'esprit de Flavien semblait lui aussi revivre. En sortant de l'engourdissement de l'hiver il devait suivre les lois de la nature, les précéder peut-être même.

Ce n'était pas bien sûr une nouvelle jeunesse, mais en quelque sorte un nouvel optimisme qui l'habitait petit à petit.

oooooooo

Il restait à attendre une réponse à son annonce.

Dans les jours qui suivirent le courrier lui apporta un nombre impressionnant de lettres. Pratiquement toutes avaient été postées à Paris. Flavien n'avait pas encore envie d'ouvrir son courrier, de connaître ses correspondantes.

Il s'amusa à imaginer. Qu'aurait-il lui-même écrit s'il avait été dans la situation de répondre à cette annonce, s'il avait eu vingt ans, s'il avait été une femme « cultivée, croyant posséder un grand esprit de synthèse » Selon quels critères allait-il faire le tri des réponses à son annonce ?

Il faudrait procéder, sans doute, par élimination.

Le premier test était celui de l'écriture. La calligraphie, le choix du stylo avaient une très grande importance à ses yeux. La disposition du texte de l'adresse, du papier choisi pouvait dénoter une certaine élégance de l'esprit.

Il fut surpris par le nombre de réponses qu'il devait éliminer systématiquement. Rapidement il ne garda qu'une dizaine d'enveloppes. Il les mit de côté. Il les ouvrirait plus tard. Entre temps il voulait s'imaginer le profil de ses correspondantes. Ce serait une découverte amusante que lui apporterait l'ouverture de ces lettres.

oooooooo

Décidément le printemps était bien là. Flavien eut envie de sortir

Il avait vu la veille une affiche annonçant une exposition nouvelle de Valadié. C'était un peu loin, à la Bastille, mais qu'importe, il avait tout son temps maintenant qu'il était libre, peu lui importait le temps qu'il pouvait mettre dans ses promenades. Il avait pour Valadié une curiosité toujours comblée par ses œuvres nouvelles. Bien sûr ses personnages, on pouvait dire plutôt son personnage, ne changeait pas. C'était toujours son épouse qui lui servait de modèle ; malgré qu'elle ait vieilli avec lui, il la peignait toujours comme il l'avait vu à vingt ans. Il se reflète dans les tableaux de ce peintre un sentiment de jeunesse qui plaisait à Flavien.

Une certaine euphorie l'envahissait. Le soleil, sans doute, la douceur de l'air y étaient pour quelque chose. Dans le Parc Monceau qu'il traversa pour aller chercher un bus plus direct, on sentait que les platanes reverdissaient et que rien ne pourrait arrêter leur renaissance. Des enfants se poursuivaient en riant et lui rappelaient ces petits lions qu'il avait vus lors d'un voyage au Kenya se bousculant, les plus forts cherchant déjà à imposer leur domination. Dans les bandes d'enfants, il avait toujours remarqué la prééminence de l'un d'entre eux qui s'imposait sans effort apparent à ses camarades.

Atavisme ? Imprégnation ? Éducation ? Milieu social ? C'était pratiquement toujours un enfant d'un milieu plus aisé que celui des autres. Quelle aberration de penser que tous sont égaux ! En naissant peut-être, mais encore ... L'égalité des chances ? Oui, peut-être si les enfants étaient pris dès leur naissance dans un système unique. Encore que ...

Quoiqu'il en soit, Flavien pensait que c'était une chose normale que la domination de l'un sur les autres. Et comment pourrait-il en être autrement ? Un monde sans classe et sans hiérarchie ? Cette idée semblait à Flavien particulièrement cocasse et le mit tout en joie.

Le soleil, la chaleur renaissante, l'herbe et les arbres qui ne demandaient qu'à reverdir le confortaient dans cette impression, pratiquement cette certitude, qu'il ne pouvait mourir qu'en hiver !

Alors il était temps de mettre son projet à exécution ; de tout mettre en ordre pour avoir l'esprit encore plus libre et affronter sereinement l'hiver prochain.

De retour chez lui Flavien reprit en main les quelques enveloppes qu'il avait sélectionnées sans les ouvrir. Il s'amusa à les classer par l'ordre croissant qu'il imaginait. En définitive, il en restait douze de cette première sélection. Peut-être ne trouverait-il pas parmi ces douze celle de la collaboratrice qu'il cherchait. Aussi mit-il de côté les autres après les avoir comptées ; il y en avait cinquante quatre !

C'était beaucoup et peu à la fois pensait-il. L'annonce qu'il avait passée aurait, à son avis, dû attirer beaucoup plus de curiosité et d'envie. Cette réflexion l'amena à penser que l'esprit de curiosité disparaissait peu à peu de notre société. L'envie de savoir n'existait plus beaucoup. C'était dommage.

Jadis, il était de bon usage pour une femme ou une jeune fille d'avoir un papier à lettre parfumé. Les temps avaient changé. Aucune lettre ne dégageait un parfum personnel. Rien que des odeurs fades et un peu aigres à la fois des manipulations de la poste. Seuls le papier et l'écriture pouvaient être un critère de sélection et c'est ce critère qu'il avait choisi et en premier l'écriture.

Il aimait les écritures solides, claires au tracé ferme, un peu ascendant, signe d'esprit légèrement exalté.

Il s'amusa à deviner parmi ces enveloppes celle qui désignerait la collaboratrice qu'il choisirait. Aucune ne l'inspirait plus qu'une autre. Alors il en tira une au hasard et l'ouvrit.

Le texte était clair, concis :

« Je m'appelle Prisca Clément. J'ai vingt trois ans. J'ai une licence de français. Je parle et j'écris l'anglais et l'italien. Je me débrouille en espagnol. J'ai parfois l'utilisation de mes langues en voyageant. Célibataire, je suis libre et disponible. Je n'ai aucune obligation ni familiale, ni d'aucune sorte.

J'aimerais vous voir. Merci de me donner un rendez-vous. »

Suivaient une formule de politesse d'usage, une adresse et un numéro de téléphone.

Le style direct, l'écriture droite, nette, plaisaient à Flavien. Il mit cette lettre de coté.

Il se prit à imaginer le personnage qui lui avait écrit. Il savait bien que rarement la réalité reflète l'imagination. Pourtant, il se prit à ce jeu.

Ce prénom peu courant de Prisca lui rappelait une jeune femme qu'il avait connue jadis. Il repensa avec attendrissement à ces années, où déjà d'âge mûr, il avait été amoureux d'elle. De trente ans sa cadette, belle, blonde aux grands cheveux qui lui tombaient sur les hanches, grande, bien en chair, le corps équilibré, intelligente et douce elle menait avec brio son métier d'architecte d'intérieur. Elle avait un goût sûr qui lui venait de son père, peintre en renom, qui avait peint en particulier de merveilleux décors pour le Palais Garnier.

Tout ceci était un plus. Il se serait volontiers arrêté à ce choix mais son honnêteté intellectuelle l'obligeait à aller plus avant dans sa recherche et à ouvrir les autres lettres qu'il avait sélectionnées.

La deuxième enveloppe qu'il choisit d'ouvrir était d'un mauve léger son épaisseur semblait indiquer qu'elle était doublée et témoignait d'une certaine distinction de son émettrice. L'écriture, ferme, nette, bien équilibrée était un bon signe.

Il l'ouvrit rapidement. Deux feuillets lui vinrent dans les mains, sur le même papier, épais, solide.

Flavien fut surpris par la longueur de la missive Il ne considérait pas que son annonce demandait une réponse aussi longue et circonstanciée, et sa surprise fut plus grande encore quand il comprit que sa correspondante avait été mariée, qu'elle avait un enfant de dix ans. Ce qui ne correspondait pas aux critères qu'il avait imposés..

Par curiosité il lut la lettre jusqu'au bout. Il semblait ressortir de cette lettre que sa correspondante avait répondu à cette annonce dans l'espoir d'une aventure intellectuelle, un dérivatif peut-être à une vie monotone.

Naturellement cette lettre ouvrait le paquet des réponses négatives.

Une autre enveloppe était couverte d'une jolie écriture. Bien équilibrée, elle attirait l'attention par une formule un peu vieillotte, mais tellement distinguée ! C'était la répétition de «Monsieur». Monsieur... (à la ligne) Monsieur X..

Flavien ouvrit cette troisième enveloppe. Sa surprise fut totale !

Par un hasard extraordinaire, cette lettre avait été écrite par la fille d'un de ses amis, qui avait lu son annonce et qui autant par jeu que par curiosité, y avait répondu. Elle ne postulait naturellement pas pour le poste offert, mais elle trouvait spirituel, et cela l'était en effet, de répondre à cette annonce en souhaitant à Flavien beaucoup de chance pour trouver la collaboratrice qu'il cherchait. Bien sûr elle l'assurait gentiment de sa discrétion, ce dont il ne doutait pas, sachant la bonne éducation, le sens de l'humour, l'intelligence de cette jeune fille.

En souriant en lui-même il se promet de lui répondre sur le même ton.

Les autres lettres étaient sans grand intérêt. Leurs signataires n'étaient pas entièrement libres, poursuivaient leurs études, avaient des attaches familiales. C'était curieux de voir le nombre de personnes qui voulaient bien assurer leur service auprès de Flavien, mais avec tout un tas de restrictions, malgré que l'annonce ait été parfaitement claire.

oooooooo

Des cheveux châtain coupés courts, dégagant des oreilles ravissantes; une frange cachant à peine un front plat; des yeux rieurs derrière des lunettes sans montures; le menton légèrement volontaire. Un cou gracieux, une poitrine petite, mais qu'on sentait naturellement ferme et conquérante sous un chemisier de soie; les mains belles, la taille mince, la croupe légèrement cintrée, les jambes longues et fines, le pied petit. Telle est apparue Prisca aux yeux de Flavien.

Belle peut-être pas ; jolie certainement; très attirante sans aucun doute. Une certaine distinction naturelle; un maintien sans affectation; une aisance parfaite, signe d'une éducation raffinée.

Flavien voulait savoir quel était son milieu; quelles études elle avait faites, comment prévoyait-elle son avenir. Que désirait-elle de la vie? Et d'abord : est-ce qu'elle aimait la vie ?

Ce goût de vivre, cet appétit, semblaient à Flavien, indispensables. Il considérait que le dynamisme d'un personnage était fonction de son désir de vivre, de vivre pleinement.

Prisca fut surprise par cette question. Elle hésita un moment avant de répondre.

Bien sûr, elle aimait la vie. Une famille unie, équilibrée dans laquelle elle vivait, qui était un exemple, ne pouvait que donner l'image du bonheur, exister, donner le goût de vivre. Mais il aurait été long de définir l'image du bonheur pour une jeune fille de vingt ans. Le bonheur s'acquiert avec l'âge, On peut-être heureux à tous les âges, mais on n'acquiert pas le bonheur à vingt ans.

En fait, Prisca n'avait jamais vraiment réfléchi à ce qu'était le bonheur. Le fait qu'elle soit heureuse ne l'incitait pas à penser au bonheur. Il lui semblait incongru de se poser à l'instant cette question.

Néanmoins, elle était heureuse.

Elle était heureuse parce qu'elle avait vingt ans. Elle était heureuse parce qu'elle était jolie et qu'il lui plaisait de plaire, d'attirer les hommages des hommes qui l'entouraient. Elle était heureuse parce qu'elle vivait dans une famille dont les membres s'aimaient, qu'elle était choyée et qu'elle ne manquait de rien. Elle était heureuse parce qu'elle avait une vie facile, sans contraintes et qu'elle aimait cette vie.

Mais cela n'est pas le bonheur ; c'est le bien-être, le confort physique et intellectuel. Rien de plus.

En quittant Flavien elle se posait la question de savoir si elle avait plu. Plus encore que le désir d'avoir cette fonction que Flavien pouvait lui proposer, elle désirait lui avoir plu. C'était son petit orgueil.

Rentrée chez elle Prisca appela Tiphaine au téléphone.

Tiphaine était son amie depuis toujours. Elles s'étaient connues au cours Exelmans quand elles avaient huit ans. Du même milieu, reçues dans les mêmes familles, tout était fait pour les rapprocher l'une de l'autre. Aucun secret de l'une n'était secret pour l'autre. Plus qu'une grande amitié, une grande affection était née entre elles. Elles avaient les mêmes goûts, la même culture, le même humour. L'attrait qu'elles éprouvaient l'une vers l'autre s'était petit à petit traduit par un sentiment amoureux. C'était un sentiment très pur qui les animait, basé sur une très grande tendresse réciproque.

Prisca et Tiphaine ne prenaient jamais aucune décision sans avoir l'aval l'une de l'autre. Aussi Prisca fit part tout de suite à son amie de son entretien avec Flavien.

Elle voulait savoir ce que Tiphaine pensait de cette visite ; Tiphaine voulait savoir ce que Flavien avait dit à Prisca ; comment elle le trouvait ? Ce qu'elle pensait de lui. Lui semblait-il possible d'envisager la collaboration que pourrait proposer Flavien ?

Tiphaine qui faisait des études de philosophie avait quitté le cocon familial et habitait un petit appartement rue des Saints-Pères. Souvent Prisca qui, comme ce soir, avait décidé de dîner avec elle, restait pour la nuit auprès de son amie. C'étaient alors de grandes discussions où tout était passé en revue, mêlées de rires joyeux ou de propos plus sérieux, qui se poursuivaient parfois tard dans la nuit avant que le sommeil les réunisse tendrement.

Alors Prisca et elle, plutôt que de prendre les choses simplement comme elles étaient, allaient s'interroger pour trouver une raison cachée, peut-être invouable, à la démarche de Flavien.

Cinq étages à grimper durement par un escalier particulièrement raide, conduisaient à l'appartement de Tiphaine. Sous les toits de cet immeuble 18° ses deux petites pièces avaient un charme certain. La pourtrason d'origine obligeait parfois à baisser la tête, mais le plafond bas rendait plus chaleureux cet appartement de poupée. La cuisine, comme un mouchoir de poche, la salle de bains petite, petite ; la chambre et le salon qui ne faisaient qu'un, rendaient ce lieu intime et chaleureux.

Tiphaine avait su le décorer d'une manière originale. Comme tout appartement que l'on aime, il reflétait son esprit de recherche de coquille où elle se sentait bien. Prisca, elle aussi, aimait cet appartement. Elle aimait à y retrouver son amie, pour se sentir avec elle protégée du reste du monde C'est là qu'elles pouvaient l'une et l'autre se fondre dans la douceur qu'elles aimaient.

Le rendez-vous de Prisca avec Flavien avait été bref, et ce n'était pour Flavien qu'une prise de contact de reconnaissance. Il avait été convenu qu'il rappellerait Prisca bientôt pour une autre entrevue. Il lui ferait signe. Elle devait attendre son appel.

L'impression qu'elle avait donnée à Flavien était favorable ; mais il avait besoin de réfléchir encore un peu pour savoir si son idée avait été bonne d'avoir près de lui pour quelques semaines, quelques mois peut-être, quelqu'un à qui se confier, confier ses souvenirs ; car, en effet, c'était plus pour mettre en ordre ses souvenirs que ses papiers qu'il avait besoin d'être aidé. En y réfléchissant comme cela, à priori, Prisca pouvait être la personne qu'il cherchait. On était à la veille du week-end. Flavien devait le passer en Sologne chez de vieux amis. Il en profiterait pour réfléchir, et sans doute il rappellerait Prisca la semaine prochaine. Pour l'instant Flavien avait décidé de ne rien décider tout de suite. Une réflexion de quelques jours s'imposait.

De leur côté, Prisca et Tiphaine étaient impatientes d'une réponse de Flavien. Elles étaient dans l'attente de ce que serait cette réponse et elles l'espéraient rapide et positive. L'engagement éventuel de l'une était un peu l'engagement de l'autre, et Prisca ne prendrait pas de décision, quelque qu'elle soit, sans le total assentiment de Tiphaine.

Oubliant pour un moment l'entrevue de Flavien et de Prisca, elles pensèrent à autre chose et d'abord à aller dîner.

Elles avaient l'habitude de se retrouver et de retrouver leurs amis au petit bistrot espagnol, sur les quais. La chaleur ambiante d'une clientèle mélangée, sans âge défini, l'animation méditerranéenne du petit orchestre habituel qui faisait alterner les danses du nord de l'Espagne et le flamenco du sud, était propice à faire oublier les soucis quotidiens. Elles y rencontraient parfois leurs camarades de facultés ; mais il y avait aussi une clientèle d'habitues de la presse, de la radio, de la télévision, de la publicité, qui s'y retrouvaient régulièrement. Depuis quelques temps un nouveau type de clients y avait élu domicile. Les jeunes cadres des start-up du quartier, à la tenue disparate ; les uns stricts, sans doute ceux qui avaient des rapports directs avec leur clientèle, les autres plus décontractés, qui semblaient en week-end tous les jours.

La clientèle était plutôt jeune et Prisca et Tiphaine savaient y retrouver sûrement des amis de leur âge et de leur milieu. Les connaissances nouvelles se faisaient rapidement, simplement sans arrière pensée. Elles

avaient l'habitude de leur table, dans le coin, en face de la porte et préféraient qu'elle se libère, si elle était occupée, plutôt que de changer leurs habitudes. Elles pouvaient, de ce coin, observer toute la salle, voir et reconnaître les nouveaux arrivants, leur faire signe si elles en avaient envie. Il existait un petit cercle dont elles faisaient partie et savaient toujours passer une soirée agréable à la « Venta »

Depuis huit jours déjà que Prisca attendait un signe de Flavien. Elle ne se faisait pas trop d'illusions quant à l'avenir de sa collaboration avec lui. De son côté Flavien réfléchissait. Avait-il eu une bonne idée de chercher quelqu'un pour le seconder ? Il aimait tellement son indépendance ! N'allait-il pas être perturbé s'il avait auprès de lui une collaboratrice, même éphémère ? C'était une question dont il n'avait pas encore trouvé la réponse.

Ce qui le tranquillisait néanmoins c'est qu'il savait qu'elle serait éphémère et qu'il n'aurait aucune obligation quant à la durée dans le temps de cet attachement probable. Alors...

De retour à Paris Flavien avait pris sa décision. Il reverrait Prisca. Un nouveau rendez-vous fut pris dans les jours à venir.

Tiphaine accompagna Prisca jusqu'au pied de l'immeuble de Flavien. Après un petit signe d'encouragement, le pouce en l'air, elle laissa son amie et retourna sur ses pas.

C'est au salon cette fois que Flavien reçut Prisca. Le soleil inondait la pièce. Elle parut à Prisca personnelle, intime et chaleureuse. Deux grands fauteuils au cuir patiné par le temps en étaient les pôles attractifs.

Pour mieux connaître Flavien elle pensait quelle aurait aimé savoir l'histoire des meubles, des tableaux, des bibelots qui l'entouraient et qui décoraient ce salon. Elle se proposa mentalement, si elle travaillait pour lui pour le bien connaître de lui demander de raconter leurs histoires.

Tous les objets ont une histoire ; ils sont la raison des souvenirs, et elle pensait bien que Flavien ne gardait pas près de lui des objets qui lui auraient été indifférents, et c'est un moyen de connaître les gens que de savoir l'histoire de ceux qui les entourent.

C'était la première fois que Prisca entraient dans cette pièce. Leur première entrevue avait eu lieu dans son bureau où elle avait remarqué différents objets un peu insolites dont elle se promettait de demander la raison de leur présence. Elle avait eu en particulier les yeux attirés par un caillou qui servait de presse-papiers. Sa couleur et sa forme originale l'intriguaient. Quelle pouvait être la raison de sa présence sur le bureau de Flavien ? Elle lui poserait cette question dès qu'elle le pourrait.

oooooooo

- Voulez-vous du thé, dit Flavien ? Oui, bien sûr, avec plaisir.
- Venez avec moi, je vais vous faire voir où se trouvent le thé, les tasses et la bouilloire.

Flavien quitta son fauteuil et suivi de Prisca se dirigea vers la cuisine. Tout y était parfaitement en ordre.

Comme Flavien vivait seul, il avait engagé, il y a longtemps, une femme de ménage qui avait la haute main sur son intérieur et y faisait régner un ordre parfait. Elle avait un certain âge, sinon un âge certain ; un esprit légèrement autoritaire, ce qui n'était pas pour déplaire à Flavien qui se reposait ainsi sur elle de la tenue de son appartement.

Elle savait parfaitement les courses qu'il fallait faire en fonction de ce qu'il aimait. Elle savait qu'il ne fallait pas faire entrer dans la maison ce dont il avait horreur. Une fois pour toutes elle avait appris, par exemple, qu'il ne fallait pas qu'un avocat se trouve dans le panier des commissions et franchise le seuil de la cuisine.

Dans cette cuisine strictement bien organisée tout était à une place immuable. Flavien ne savait pas toujours exactement où était la place des ustensiles qu'il n'utilisait pas lui-même, mais comme il avait l'habitude d'une tasse de thé l'après-midi, il connaissait la place du thé, de la théière, de la bouilloire.

Regardez bien, dit Flavien, si nous sommes d'accord, le thé l'après midi, le café de la matinée, sont des tâches qui vous seront confiées.

Prisca ne répondit rien, mais l'idée était plaisante. C'est souvent par de tels petits services que s'établissent des relations de confiance amicale et elle savait que cette confiance serait nécessaire pour leurs relations éventuelles.

Le thé était excellent et leur collaboration, si elle devait être, commençait bien.

-J'ai réfléchi, dit Flavien ; je pense que vous pouvez être la collaboratrice que je cherche. Vous répondez aux critères que je me suis fixé. Votre milieu, votre culture sont des atouts déterminants ; votre aisance, votre beauté, votre charme sont des atouts supplémentaires. Je crois que vous devez savoir-faire preuve d'une certaine réserve ; c'est indispensable pour le travail que je peux vous confier. Je ne doute pas de votre discrétion. C'est une vertu qui est acquise dans notre milieu, qui est innée et qui se développe par l'éducation que nous avons reçue. Alors, si vous êtes d'accord, si vous pouvez vous rendre totalement libre, nous pouvons conclure notre accord. Comme vous devez poursuivre vos études il faut que vous ayez le temps nécessaire à leur poursuite ? Aussi c'est en fonction de vos cours et des obligations qui en découleront, que vous serez à ma disposition. Si cela vous convient nous nous mettrons d'accord sur ce que nous pouvons appeler, mettons, vos indemnités.

Pour simplifier nos relations vous m'appellerez par mon prénom, je vous appellerai par le vôtre. Pour moi ce que l'on pourra penser des relations d'un homme de mon âge et d'une jeune fille du votre m'est totalement indifférent. En fait certains pourront penser, personne ne dira ce qu'il pense et c'est très bien ainsi. J'ai fini à mon âge de m'inquiéter de ce que l'on peut dire.

- L'idée de travailler avec vous, dit Prisca, me plaît. J'ai plus de temps libre que vous pouvez croire, et ce temps je peux vous le consacrer entièrement.

- Il n'est pas question, dit Flavien, que votre vie intime, quelque qu'elle soit, puisse être perturbée par vos fonctions près de moi. Je ne le voudrais pas, du reste ; ce serait faire preuve d'un grand égoïsme que je n'ai pas. Et puis vous comme moi, nous avons besoin de pouvoir cultiver notre jardin secret.

Il fut entendu que Prisca téléphonerait le lendemain à Flavien pour lui donner sa réponse.

En quittant Flavien, Prisca savait que cette réponse serait positive. Elle ne doutait pas que Tiphaine serait d'accord avec elle.

oooooooo

Il faisait beau dehors. La joie dans le cœur de Prisca était à l'unisson du soleil. L'air était doux. Prisca était dans un état d'euphorie quelle ne savait pas définir. ; mais elle savait qu'il venait de sa visite à Flavien ;

Tiphaine l'attendait sur un banc des Tuileries où elle lui avait donné rendez-vous près du bassin où les enfants jouent à la bataille navale. Les moineaux quémandaient de probables miettes de pain. Les pigeons avaient momentanément déserté l'esplanade. Un couple, un peu bohème, assis sur un banc de l'autre côté du bassin, se tenait par la main en regardant les enfants avec tendresse sans rien se dire.

A la vue de Prisca, Tiphaine avait compris que l'entrevue avec Flavien avait été concluante. Déjà, sans restrictions, elle savait qu'elle ne pouvait qu'approuver cet accord s'il y en avait un.

Alors, raconte

Il n'y a pas grand chose à dire, dit Prisca, que tu n'ai deviné. J'ai été surprise par l'appartement. Ce n'est pas du tout l'appartement que l'on peut imaginer pour un célibataire. Tu sais, je dis souvent : « montre-moi le coffre de ta voiture et je te dirais qui tu es ». Pour Flavien, en voyant son appartement, ses meubles, ses tableaux, ses bibelots, on peut savoir plus facilement qui il est.

J'ai vu peu de choses, mais son salon est une pièce où la recherche de la décoration est spontanée, ce qui en fait une pièce où l'on sent la douceur de vivre. On s'y sent bien ; on y a chaud. Sans doute, la dominante rouge des murs et des rideaux y est pour quelque chose. Pour tout dire, on y ressent un sentiment certain de sécurité.

Tiphaine était amusée et surprise par l'enthousiasme de Prisca, et elle se mit à rire. Celle-ci ne résista pas au désir de la serrer dans ses bras et de l'embrasser.

oooooooo

Quelques jours passèrent sans nouvel appel de Flavien. Prisca ne s'inquiéta pas ; le dernier entretien qu'elle avait eu avec lui ne lui laissait pas penser qu'elle n'aurait pas cette fonction qu'il lui avait proposée. De son côté Flavien réfléchissait à la manière dont il devrait se comporter avec Prisca. Il ne doutait pas qu'ils s'entendraient. L'impression qu'il avait eue lors de ce dernier entretien en particulier, était favorable. Mais, en fait, il fallait qu'il définisse bien ce qu'il attendait de cette collaboration.

Sans se l'avouer vraiment Flavien désirait près de lui la présence d'une personne jeune, qui lui redonnerait sans doute le goût de vivre qu'il avait perdu depuis quelques mois.. Cela le gênait d'avoir perdu ce goût. Son fils était parti depuis longtemps déjà ; sa situation dans une affaire internationale ne le rappelait plus en France que très rarement et cette séparation lui pesait. C'était son seul enfant ; son âge lui permettrait-il de le revoir un jour ?

Ils étaient en relation constante. Les moyens de communications actuels leur permettaient de ne pas se perdre de vue, d'avoir de leurs nouvelles réciproques. Ce qui le rendait triste, c'est que ce fils unique, toujours célibataire, ne lui donnerait pas les petits enfants qu'il aurait aimé connaître, serrer dans ses bras, aimer.

Que penserait son fils de cette idée de prendre Prisca près de lui ? Il aurait aimé le savoir, là, tout de suite. Mais il ne doutait pas que cette idée aurait son agrément.

oooooooo

- Demain, dix heures. Cela vous va-t-il ?

Bien sûr, dit Prisca ; je serais chez vous demain matin à l'heure convenue.

Le printemps maintenant était bien là. Il faisait beau et chaud. Le mois d'avril semblait tenir toutes ses promesses.

Prisca était très en avance ; elle décida de s'arrêter dans le Parc Monceau. Des enfants criaient en se poursuivant. Sur le banc à coté d'elle, une nounou antillaise parlait fort, riait fort aussi, en surveillant du coin de l'œil un enfant sage et solitaire, un peu triste, assis par terre, qui avec un petit râteau peignait consciencieusement le bord de l'allée.

Prisca imaginait quelle pouvait être sa famille. Le fait que sa nounou soit en costume traditionnel et que cet enfant, qui pouvait avoir quatre ou cinq ans, soit vêtu d'une petite culotte tyrolienne et d'une chemise blanche que l'on voyait bien repassée, aux plis bien apparents, pouvaient faire penser qu'il venait d'un de ces appartements immenses et un peu tristes de la rue de Monceau tout à coté. Prisca aimait à imaginer la vie des gens qu'elle voyait sans les connaître. Cet enfant triste, solitaire, que les autres enfants qui passaient près de lui en courant n'invitaient pas à leurs jeux, devait être plus souvent dans les jupes de sa gouvernante ou de son institutrice, que dans les bras de sa mère.

Prisca pensait qu'elle aurait aimé être sa grande sœur, le serrer contre elle, le protéger, le cajoler, lui accorder cette tendresse qui semblait à priori lui manquer.

Le temps passait ; la nounou se leva de son banc, prit cet enfant par la main et Prisca tout d'un coup fut peinée par le sentiment qu'elle ne reverrait sans doute plus jamais cet enfant triste.

Flavien vint accueillir Prisca au seuil de sa porte Il semblait détendu. Pour tout dire en forme.

L'âge de Flavien s'estompait dans l'esprit de Prisca. Inconsciemment elle le voyait beaucoup plus jeune qu'il n'était. Était-ce le fait de l'aura qui l'entourait que l'on sentait bénéfique ? C'était impossible à dire, mais sa vue procura à Prisca une sensation de confiance et de bien-être.

Et puis l'entourage de Flavien lui plaisait. En entrant, elle prit un peu plus possession de l'appartement et elle découvrit un tas de choses qu'elle n'avait pas vu la première fois. Flavien se rendit compte de sa surprise et sentait sa curiosité.

- Venez voir, dit-il, le cadre où je vis. Vous connaissez le salon et le bureau, je vais vous faire visiter les autres pièces.

Dans la galerie sur laquelle s'ouvrait la cuisine que Prisca connaissait déjà, en face du salon, un peu plus loin à droite, la salle à manger. Peu de choses à en dire, une table Louis XVI stricte, des chaises légères en acajou, au cannage rodé ; sur les murs, collé entre les barres verticales, un papier japonais jaune clair, servait de support à une très jolie série d'assiettes en faïence dix-huitième. Dans le fond, un buffet de chasse au marbre rosé, servait de support à un buste d'Eve en albâtre, reconnaissable à la pomme et au serpent lové entre ses seins.

Au fond, en face de la porte du petit bureau que connaissait Prisca, une porte plus petite comme voulant cacher un antre confidentiel, mystérieux.. Cette pièce, lui dit Flavien, est un petit salon de style très anglais.

En effet, en face d'un gros canapé en cuir vert, clouté, aux boiseries d'acajou blond, pendant de deux fauteuils. Entre eux un guéridon bas, surchargé de livres et de revues. Sur le sol un tapis iranien aux tons rouges foncés et bleus, dans le même ton rouge des doubles rideaux tirés de la large fenêtre isolante qui

rendait la rue plus calme. Sur les murs un tissu d'un rouge un peu plus clair servait de cadre à une collection de petits tableaux, de gravures anciennes et de photographies qui retraçaient les différentes étapes heureuses de la vie de Flavien. Près de l'un des fauteuils qui paraissait plus accueillant que l'autre, pour sembler avoir servi plus souvent, un lampadaire original constitué par un vieux fusil dont le fil passait dans le canon, créait un point lumineux nécessaire à une lecture calme et studieuse.

Dans un coin de la pièce, à gauche en entrant, sur une petite table à écrire Louis XIII, un pistolet de tir de petit calibre voisinait avec un couteau de chasse dans son étui de cuir fatigué pour avoir été porté longtemps pendant la dernière guerre. Bien qu'encombrée qu'elle fut, cette pièce appelait à la méditation, et pourquoi pas à la prière.

C'est l'impression qu'en ressentit Prisca. Elle avait le sentiment qu'elle comprenait mieux Flavien maintenant qu'elle commençait à le connaître et cette idée loin de la déranger lui plaisait plutôt.

Enfin indépendamment, de la chambre d'amis, toujours prête, sur le lit une couverture de guanaco, les rideaux clos donnant à cette chambre bleue une sensation de calme, de tranquillité, de bien-être, se trouvait en face, la chambre de Flavien.

Petite, plus petite que la chambre d'amis. Un lit vénitien à baldaquin du dix septième siècle était couvert d'une pièce de brocard jaune et vert que l'on sentait lourde d'histoire. Ce lit qui marquait toute la pièce rappela à Prisca les images de Volpone. Elle se voyait subitement reportée cinq cents ans en arrière dans l'Italie de la Renaissance.

Tout dans cette chambre appelait à un repos calme. Au bord du lit une peau aux longs poils gris, de loup sans doute, invitait à mettre les pieds nus. Au pied du lit, un petit coffre, sur une table basse, à côté d'un poste de télévision, seul élément moderne de l'ensemble. La couleur verte de ce poste ne jurait pas avec le reste du mobilier et des objets.

Une table à écrire, petite, fit penser à Prisca à celle qu'elle avait vue Place des Vosges, dans la Maison de Victor Hugo et sur laquelle, dit-on, il écrivit « Les Misérables ». Elle avait été frappée par la petitesse de cette table où avaient été écrites tant de pages, toujours reprises, surchargées de ratures ; et elle se souvenait aussi de celle qu'elle avait vue dans la Maison de Balzac et sur laquelle aussi tant de pages, denses de tous les personnages de la Comédie Humaine, étaient nés et avaient vécu.

Peut-être l'un et l'autre avaient-ils choisi des tables aussi petites, où seulement pour Balzac, sa cafetière avait sa place, pour ne pas être distraits par des objets mis et qu'une petite surface de travail aidait à la concentration.

Un écritoire ouvert montrait un revêtement de velours usé par le temps et les pages écrites. Qu'avait-il vu passer cet écritoire ? Sans doute des lettres courtes ou longues d'amour ou d'amitié, de confidences chuchotées d'amants ou de maîtresses heureux ou malheureux. Sans doute des amours s'étaient faites et défaites qu'il ne pouvait pas dire, mais que Prisca pouvait imaginer. Mais elle n'imaginait pas tout et aurait bien des surprises, quand, plus tard Flavien lui aura raconté l'histoire de cet objet.

Sur la cheminée en marbre rouge d'Espagne qui mettait une note de fantaisie dans la chambre, des photos du fils de Flavien. L'une, vraisemblablement prise dans la roseraie de Bagatelle, le montrait souriant, un ballon dans les mains. Il pouvait alors avoir quatre ou cinq ans. D'autres le suivaient dans sa jeunesse et dans son âge mûr. L'une des dernières probablement, le montrait sur le quai d'une gare montant dans un train en partance. Où allait-il ? Vers quelle joie, quelle peine, quel destin ?

Les murs étaient couverts de tableaux et de gravures. Au-dessus du lit un petit tableau, visiblement peint sur bois, dans un cadre doré, représentait une nativité. Machinalement Prisca compta les douze personnages.

La facture de ces personnages était un peu naïve. Flavien lui expliqua que ce tableau avait été peint à la fin du seizième siècle. Les experts disaient que la peinture du ciel tendrait à faire penser à une école allemande. On retrouvait ce ciel dans certains tableaux de Jonathan Suttermans ou d'autres artistes de cette époque.

Une lithographie de Valadié faisait le pendant d'une sérigraphie noire et rouge, aux motifs stylisés. Cinq ou six toiles modernes, peintes par un ami de Flavien, avaient pour thème le cirque, plus particulièrement les clowns. Il se dégageait de ces tableaux montrant de pauvres artistes minables une étrange vérité. On sentait le poids de la misère et de la dérision des personnages.

Au-dessus d'une petite bibliothèque des clés anciennes, dans un désordre voulu, encadraient un vieux revolver de poche. Un armurier consulté sur son originalité avait eu cette réponse : « Il en a été fabriqué autant qu'un évêque peut en bénir. » ! ce qui voulait bien dire qu'il n'était pas original du tout. Mais Flavien l'avait gardé. C'était un cadeau de son père qui l'avait conservé à la campagne pendant la guerre.

Et puis ce que l'on pouvait appeler un caillou curieux. Lourd, noir, dur, Flavien se plaisait à imaginer que cette pierre qui venait du fond de l'Univers avait choisi de se réfugier près de lui.

Telle était à la première vue de Prisca la chambre de Flavien.

oooooooo

-Si vous êtes toujours libre, dit Flavien, nous partirons la semaine prochaine pour le voyage que j'ai projeté. Combien de temps serons-nous absents de Paris ? Je ne peux pas le dire. J'ai pensé qu'il serait plus sympathique pour vous de ne pas faire ce voyage seule avec moi. Bien sûr j'ai toujours aimé les jeunes et malgré mon âge, je crois qu'ils ont pour moi une certaine sympathie. Mais je ne suis pas toujours disposé à leur prêter l'oreille. Je tiens à préserver mes longs moments taciturnes, et je sais bien que ce n'est pas toujours drôle pour ceux qui sont près de moi.

Aussi j'ai pensé qu'il vous serait agréable d'avoir près de vous votre jeune amie dont vous m'avez parlé. Si elle est libre, demandez-lui si cela lui ferait plaisir de nous accompagner.

L'idée, d'emblée, plut à Prisca.

- Bien sur, dit-elle, je ne doute pas qu'elle sera heureuse. Je lui ai beaucoup parlé de vous, naturellement et elle désire aussi beaucoup vous connaître..

- D'accord, répondit Flavien. J'aimerais moi aussi la connaître. Venez dîner toutes les deux ce soir. Mettons, huit heures au Procope. Qu'en pensez-vous ??

-D'accord, nous y serons.

Flavien était client du Procope depuis des lustres, et quand il avait téléphoné pour réserver une table, ce fut naturellement au rez-de-chaussée, celle du coin au fond. Il avait toujours aimé ce restaurant. Un peu moins maintenant que les décors étaient remaniés, que la direction avait changé et qu'il n'y avait plus tout à fait la même affabilité que jadis. Les temps avaient changé aussi..

Flavien était déjà assis à sa table. D'un œil distrait, il lisait le menu. Le brouhaha de la salle l'amusait. La clientèle était autre. Ce n'était plus les étudiants attardés de l'après-guerre, mais une majorité d'intellectuels chevelus et de cadres jeunes et moins jeunes, qui sortaient leurs petites amies. Leur empressement auprès d'elles faisait pressentir une fin heureuse de leur soirée.

Prisca et Tiphaine arrivaient souriantes. Flavien fut frappé par la beauté distinguée de Tiphaine. Peut-être un peu plus jeune que Prisca, plus petite qu'elle, elle était rayonnante et la simplicité de sa robe claire faisait ressortir le hâle du premier soleil du printemps.

Flavien se leva pour les accueillir plaçant Tiphaine à sa droite. Ce fut pour lui un plaisir de l'avoir à sa table. En plus de son charme, elle était intelligente, cultivée, et, dès l'instant, on sentait une sensibilité peu commune. Il était ravi, et sans rien en dire, il était enchanté d'avoir proposé à Tiphaine de les accompagner.

- Nous partons donc la semaine prochaine. Je n'aime pas être sur la route le samedi ou le dimanche. Rien ne nous empêche de partir, disons, mardi. Rendez-vous chez moi à dix heures. Prenez ce qu'il vous faut pour une quinzaine de jours. Je suis sur que nous aurons du beau temps. Le printemps pour nous sera magnifique. Nous avons tout le temps devant nous ; nous ferons l'école buissonnière. Au gré de notre inspiration nous prendrons des petites routes.. Nous irons de clochers en clochers ; nous nous arrêterons dans de petites auberges de campagne. Peut-être serons-nous réveillés par le chant des coqs. Nous croiserons des troupeaux qui vont au pré. Nous saluerons les paysans ; ils nous rendront notre salut petit à petit, une osmose complète s'établira avec la vraie nature et nous. Je vais vous faire aimer ce voyage. Il me rappellera des souvenirs heureux. Je reverrai des visages, des corps, des attitudes que je vous dirai. A vous, Prisca, d'en synthétiser les souvenirs. Peut-être est-ce mon dernier voyage. Je le veux heureux, heureux pour moi, heureux pour vous. Il retracera aussi les étapes amoureuses de ma vie.

Jamais je n'ai eu d'aventures qui m'aient laissé un goût amer. Les femmes ont marqué les étapes de ma vie. Je les ai adorées ; elles me l'ont bien rendu. J'ai gardé de toutes un souvenir qui a résisté au temps. Penser

à elles me rappelle les bonheurs anciens que j'ai connus. Elles ont bien rempli ma vie ; je les ai toutes aimées ; je les aime toutes encore.

C'est un peu pour leur rendre hommage que nous allons faire ce voyage. Au courant des lieux, au fil des routes, je vous parlerai d'elles Chacune était différente, et pourtant toutes si semblables ! Belles, elles l'étaient toutes ; jolies, parfois très jolies. Elles ont toutes eu le charme de leur âge. A vingt ans, quarante ou soixante ans, toutes celles que j'ai connues ont toutes été aussi désirables, désirées, aimées. Je les ai aimées passionnément, l'amour que j'ai eu pour toutes est resté si vivace ! Me rappeler leur souvenir,

penser à elles, réjouit les derniers jours de ma vie. Ce sont ces bonheurs que je veux vous faire écrire. Qu'il en reste le souvenir !

Prisca comprenait maintenant le sens de ce voyage. Retrouver les lieux, les images, les parfums qui jalonnaient la route amoureuse de Flavien. Le sens donné à ce voyage lui plaisait. Elle était anxieuse de découvrir des sentiments qu'elle pouvait imaginer mais dont elle ne pouvait pas, à son âge, connaître la diversité et la force.

Dans les propos de Flavien elle discernait beaucoup de nostalgie et une immense tendresse. Elle était prête à la partager ; elle voulait la partager. Moins que jamais elle regrettait la décision quelle avait prise de rester près de lui, de faire ce voyage.

En quittant Flavien, Prisca et Tiphaine avaient décidé de rentrer à pied rue des Saints Pères En passant devant la Rhumerie Martiniquaise elles furent hélées par des camarades qui y finissaient la soirée. Elle s'arrêtèrent un instant, puis sans s'y attarder, poursuivirent leur chemin jusqu'à l'appartement de Tiphaine.

oooooooo

Flavien, Prisca assise à l'avant près de lui, quitta Paris par la Porte d'Orléans et prit l'autoroute A 6. L'ultime aventure était commencée. Le soleil réchauffait l'air de cette fin de matinée presque estivale. Il semblait que les jours à venir seraient propices à ce début de voyage.

Prisca et Tiphaine ne savaient rien des destinations que Flavien avait choisies. C'était pour elles d'autant plus excitant que c'était réellement une aventure. Mais elles en avaient accepté le principe et cela leur plaisait. Elles faisaient confiance à Flavien et savaient bien que leurs surprises seraient agréables. Elles le connaissaient déjà assez pour savoir qu'il saurait choisir des étapes plaisantes.

oooooooo

Flavien rapidement quitta l'autoroute. Il se dirigeait vers le sud et avait décidé de traverser la Sologne ; il quitta donc l'autoroute en prenant la direction de Malesherbes ; descendant sur Bellegarde il s'arrêta pour déjeuner à Sully sur Loire. Il connaissait bien cette route. La traversée de la Loire à Sully était toujours pour lui un plaisir renouvelé à chaque fois. Le château de Sully semblait avoir gardé sa fonction de protecteur de la ville.

Le déjeuner dans un restaurant réputé fut agréable. Le patron qui connaissait bien Flavien fit mettre une table dans le coin de la terrasse ombragée dont la vue donnait sur le château et la Loire.

Prisca et Tiphaine avaient décidé de s'en remettre à Flavien pour le choix des menus. Elles aimaient tout et goûtaient d'autant mieux la saveur des plats choisis que c'était pour elle une surprise

Rien ne les pressait. Flavien lui-même ne savait pas exactement quelle serait sa prochaine étape, bien qu'il en eut une certaine idée, et il avait décidé de musarder à travers la campagne.

Vers quatre heures ils reprirent la route. En remontant en voiture Flavien demanda à Prisca et à Tiphaine si cela leur ferait plaisir de voir le château de Chambord. Elles acquiescèrent joyeusement à cette proposition.

- Alors, dit Flavien, allons à Chambord où nous coucherons. Demain, Blois chargé d'histoire nous accueillera.

Ils arrivèrent à Chambord encore tôt dans la soirée. L'hôtel du Grand Saint Michel avait des chambres libres. Ils firent monter leurs bagages. Prisca et Tiphaine avaient voulu une chambre commune. La chambre de Flavien, à côté de la leur, donnait aussi sur le château. Le soleil déclinait et Chambord se détachait dans la lumière rougeâtre d'avant le crépuscule. Toute l'histoire de la Renaissance était là, illuminée, sublime.

Flavien resta longtemps à sa fenêtre comme hypnotisé. Il faut avoir vu Chambord dans le jour déclinant pour garder cette image inoubliable. Il se promit le lendemain d'aller revoir ce château chargé d'histoire. A chaque fois qu'il y avait été, il avait l'image de François Premier, allant d'une pièce à l'autre, entouré de quelques courtisans empanachés. Il l'avait toujours imaginé, appuyé sur le chambranle d'une fenêtre, admirant pensivement le parc. Cette image, en contre jour, était toujours devant les yeux de Flavien. Il imaginait toujours le Roi gravant la vitre de cette fenêtre de cet adage : « Souvent femme varie, bien fol qui s'y fie » ou qui, selon certains, était un peu différent, mais peut-être plus plausible : « Toute femme varie, mal habil qui s'y fie ».

Il était temps de descendre dîner. Flavien en passant frappa à la porte des jeunes filles. Prêtes, elles aussi, elle l'accompagnèrent.

Une table qui les attendait avait été dressée sur la terrasse de l'hôtel. L'air était doux, malgré qu'il soit encore tôt dans le printemps.

Le dîner fut joyeux. Flavien aussi avait bon appétit et il fit, avec plaisir, honneur au brochet de Loire à la sauce verte, au petit caneton rôti et à la fameuse tarte à l'ananas, spécialité reconnue du Grand Saint Michel. C'est avec une certaine jubilation que Prisca et Tiphaine buvaient, sans trop de modération, le sancerre que Flavien avait choisi pour accompagner le brochet et le vieux saumur qui suivait sur le caneton.

Quand ils sortirent de table, ils se sentaient heureux les uns et les autres ; heureux du repas qu'ils avaient faits ; heureux d'être ensemble. La jeunesse de Prisca et de Tiphaine était douce à Flavien. Sa gentillesse effaçait la différence d'âge d'avec ses hôtes qui avaient gardé leur simplicité naturelle.

En sortant de table, Flavien proposa de prendre le café dans le petit salon. Il y retrouva la décoration,

l'intimité, le confort qu'il avait connu déjà lors d'un précédent voyage à Chambord, il y avait une trentaine d'années.

- Je pense qu'il est temps, dit Flavien, que je commence à vous raconter un peu mes souvenirs. Ici même, à Chambord, il y a très longtemps j'ai fait une escale dans l'hôtel où nous nous trouvons. C'était l'été, au mois d'août, il faisait très beau. J'avais quitté Paris le matin et j'étais accompagné par l'assistante du président de ma société. Elle était un peu bécasse, mais elle avait une beauté simple, sans beaucoup de classe, mais très douce et ne sachant quoi faire pour être agréable. Bien sûr elle avait accepté de m'accompagner pour ce week-end, s'offrant gentiment, sans calcul pour un avenir différent de ce qu'il devait être pour elle.

Elle était de condition modeste. Ses parents, petits commerçants dans la banlieue Nord de Paris ; la banlieue à cette époque n'était pas ce qu'elle est devenue aujourd'hui. La vie y était tranquille et l'on pouvait y sortir le soir sans risquer de se faire agresser ou casser sa voiture.

Elle s'appelait Marie-Thérèse. Grande, blonde, un visage doux et néanmoins expressif reflétant une sérénité intérieure qui semblait ne cacher aucune arrière pensée. Elle était là, près de moi, avec moi, parce que cela lui plaisait et elle était heureuse. Elle parlait peu, mais elle me raconta sa jeunesse sans surprises, sans relief, mais pleine de gentillesse près de ses parents et de son frère, comme celle de tant de jeunes filles de ce milieu, à cette époque.

Nous étions heureux tous les deux.

Douce, très douce, assise près de moi elle se laissa aller en posant sa tête sur mon épaule ; comme un peu abandonnée, elle fermait les yeux. Elle sentait bon ; ses cheveux si fins, si soyeux, caressaient mon visage. Quand j'ai posé un baiser sur son front, elle tressaillit imperceptiblement et se blotti un peu plus, au creux de mon épaule. Nous sommes restés l'un contre l'autre pendant de longues minutes.

Et puis, nous avons passé une nuit dont la douceur m'a laissé un souvenir si vivace ! Ce soir, en retrouvant cette pièce où nous sommes, ce canapé qui n'est pas celui sur lequel nous nous étions assis, mais qui est placé au même endroit, tant de souvenirs montent à ma mémoire. Quelques temps encore nous avons été les complices de ce que l'on peut appeler notre bonheur. Et puis, un jour, Marie-Thérèse m'a dit qu'elle avait retrouvé un ami d'enfance. Elle m'a demandé d'être témoin de son mariage. J'ai su qu'elle était heureuse. De temps en temps elle m'a écrit pour me dire qu'elle venait d'avoir un autre enfant. Le premier, un garçon, elle l'a appelé Flavien. Alors, elle est restée dans un petit coin de mon cœur.

Flavien se tut un moment, puis finissant son café :

- A demain, dit-il. Mettons neuf heures et demi pour le petit déjeuner. Bonsoir ; dormez bien.

Prisca et Tiphaine montèrent se coucher. Elles n'avaient plus rien à se dire et elles se sont endormies en pensant au destin de Marie-Thérèse.

oooooooo

Après une rapide visite de Chambord, ils reprirent la route.

A Blois en visitant le château, il expliqua, sur place, comment s'était déroulé l'assassinat du duc de Guise, dans le cabinet vieux du deuxième étage ; où était Henri III pendant que se déroulait cet assassinat, où étaient les deux prêtres dans l'oratoire, chargés de prier pour la réussite de l'opération !

Il avait été prévu de quitter le Val de Loire pour rejoindre le Quercy et de passer quelques jours dans la propriété dont Flavien avait hérité des ses parents dans le Lot.

Après Brive et Martel, après le passage de la Dordogne à Montvalent la route remonte sur le causse de Rocamadour, traversant des étendues caillouteuses, plus ou moins désertiques, parsemées de loin en loin de bouquets de genévriers autour desquels poussent seulement quelques herbes rares. Et puis, tout d'un seul coup, en arrivant à Alvignac, le paysage change. On quitte le causse pour rentrer dans la Limargue, cette bande de terre fertile et verte, qui s'étend au nord, de Rocamadour à Saint Céré, en passant par Padirac. La coupure d'avec le causse est très brusque, mais, néanmoins, les habitudes de vie, de l'un ou l'autre côté, ne diffèrent guère. Le sentiment d'appartenance à une région bien déterminée ne touche pas les autochtones. Pourtant les familles ne sont pas dispersées. Elles vivent depuis toujours dans les mêmes lieux, sur les mêmes terres, enracinées.

En fin d'après midi, après avoir traversé cette bande de terre fertile, ils arrivèrent de nouveau dans le causse, de l'autre côté de Gramat, à Lunegarde.

C'est là que Flavien avait sa propriété, un manoir du XVIII^{ème} siècle, carré, trapu, avec une cour intérieure marquée en son milieu par un puits à qui l'on avait gardé son caractère un peu vieillot.

La maison, couverte de lierre, dans le style des maisons quercynaises, au toit de tuiles vieilles, était flanquée à l'ouest d'une tour carrée, qui, sans doute jadis avait servi de pigeonnier, mais où une vaste chambre confortable avait été aménagée. La vue par les fenêtres qui donnaient sur le causse portait au loin jusqu'à la braunhie, cette forêt de petits chênes rabougris, dans laquelle les promeneurs non initiés pouvaient se perdre.

Cette maison, le manoir de Tartadelle, avait été la propriété des parents de Flavien après la guerre de 1914. Son père l'avait restaurée avec soins ; sa position en dehors du village de Lunegarde l'avait séduit. Isolée, sans maisons voisines que l'on pouvait voir, elle était entourée d'une trentaine d'hectares de cailloux et de landes, où seule, sur une petite colline, avait été plantée une vigne rabougrie, qui à l'époque de son acquisition donnait un mauvais vin, proche d'une amère piquette. Depuis, le travail, le savoir-faire de son père, lui avait permis en quelques années de produire un vin très buvable. La rentabilité qui couvrait les frais de cette propriété était assurée par un troupeau de moutons aux yeux noirs qui font la renommée des moutons du Quercy.

Flavien était né dans cette maison et gardait pour elle une très grande tendresse. Il y avait passé naturellement sa plus petite enfance, un peu en sauvageon courant dans les bois, libre de toutes contraintes, autres que d'être à la maison aux heures des repas, signalées un quart d'heure avant par une sonnerie de la cloche qui avait toujours eu un son particulier dû au fait qu'elle avait été fêlée un jour par le gel d'un hiver rigoureux. Et puis un second appel signalait qu'il fallait se mettre à table, les mains propres.

- Mon père, dit Flavien, avait sa place au milieu de la table, en face de la grande cheminée, au-dessus de laquelle, semblant comme vous narguer, était accrochée la tête d'un énorme sanglier aux défenses inquiétantes. Cette salle à manger a gardé le décor que j'ai toujours connu. Je n'ai rien changé, en partie pour conserver la tradition, en partie parce qu'elle me plaît telle qu'elle est. Sur un corbeau de pierre est placée une statue ancienne d'une sainte dont la tradition disait qu'il s'agissait de Jeanne d'Arc, et sur lequel mon père avait fait graver la devise « Ne t'hesbahit pas, mais prend tout en gré, Dieu t'aidera »

Flavien avait fait préparer les chambres. Lui retrouvait la sienne en haut de la tour dont les fenêtres donnaient au sud et à l'ouest, d'où il avait une vue étendue sur la campagne et d'où, par temps clair, il pouvait voir jusqu'au château de Rocamadour. Pour Prisca il avait choisi la chambre que sa grand-mère avait occupée à la fin de sa vie. Mais il n'avait pas voulu la séparer de Tiphaine à qui il avait donné la chambre contiguë que ses sœurs avaient choisie au cours de leurs présences à Tartadelle.

Il se souvenait à ce propos que quand il était petit garçon, et que ses parents partaient en voyage, il couchait, dans la chambre de ses sœurs, dans un petit lit blanc, qui existe toujours dans un coin du grenier, et pour qu'il ne comprenne pas leurs confidences mutuelles, elle parlaient en « gue-gue » !

Ce langage secret consistait à ajouter à chaque syllabe, une syllabe semblable redoublée d'un « gué -gué » Cela donnait à peu près, pour la phrase « La vie est belle » la traduction suivante : « Lagaga viguigui éguégué béguégué leguegue »! Il était sidéré, ne comprenait rien naturellement, et les confidences échangées entre ses sœurs restaient secrètes.

La gardienne avait été prévenue. Elle attendait Flavien.

Elle avait ouvert la maison et le soleil couchant entraîment largement dans les pièces. Dans la salle à manger la table était déjà mise, et sur le coin du vieux fourneau noir, à la cuisine, restait au chaud, le civet du lapin de garenne qui avait eu la malencontreuse idée de passer le cou dans un collet. Dans une casserole en cuivre, à l'étamage récent, annuellement renouvelé, des pommes de terre étaient prêtes à cuire pour accompagner le civet.

Flavien avait arrêté sa voiture dans la cour, devant la porte d'entrée pour pouvoir décharger facilement les bagages. Marcel, le gardien la rentrerait plus tard au garage. Avant le dîner Flavien avait voulu que tout le monde s'installe. A huit heures, pour rappeler la tradition, et par amusement, il fit sonner la vielle cloche fêlée dont la chaîne, au fil du temps, devenait de plus en plus rouillée.

Prisca et Tiphaine qui connaissaient l'histoire de cette cloche ne furent pas surprises et descendirent aussitôt. Flavien les accueillit au pied de l'escalier de bois qui du rez-de-chaussée menait aux chambres du premier étage, et il entreprit, avant le dîner, de leur faire visiter la maison.

A coté du salon, dont la large porte-fenêtre donnait sur l'extérieur, sur la Braunhie et dont la fenêtre opposée s'ouvrait sur la cour, se trouvait, reliée par un petit couloir, la chambre où il était né. Cette chambre n'était occupée que l'été quand son fils, pendant ses vacances, venait à la campagne. Elle était meublée simplement. Au centre un grand lit de style gothique occupait le plus de place. La salle de bains, simple mais confortable était attenante.

Une porte ancienne isolait cette chambre d'une chapelle minuscule. Dans cette chapelle, sur l'autel, une statue polychrome de Saint Roch était en très mauvais état, rongée par les vers. Un vieux prie-dieu, au velours rouge délavé complétait le mobilier de cette chapelle, dont l'existence avait une double raison.

Le manoir de Tartadelle avait fait parti, jadis, de l'ancienne commanderie des Templiers du Bastid. Elle avait été conservée par l'Abbé de Fouilhac de Mordesson, qui s'était retiré à Tartadelle pour y prier et écrire les sermons qui servaient de base aux homélies des Évêques de Cahors.

Le rez-de-chaussée de la maison comprenait, outre le salon, la chambre et la chapelle, la salle à manger, la cuisine et l'office. Seules quelques dépendances, comme un petite cave, y étaient attenantes. De l'entrée partait le grand escalier de pierre qui menait au grenier et à la chambre de la tour. Au premier étage, en plus des chambres qu'occupaient Prisca et Tiphaine, il y en avait trois autres. La maison, quoique imposante de l'extérieur, était assez petite, mais les parents de Flavien d'abord et Flavien lui-même ensuite, avaient su la rendre très confortable.

Flavien précéda ses invités à la salle à manger. Elles remarquèrent qu'il avait pris la place qu'il avait indiquée comme étant celle de son père, au milieu de la table, face à la cheminée. Elles s'échangèrent un clin d'œil ; mais, après tout n'était-ce pas naturel ?

Le repas, décontracté, fut sympathique. Jusqu'à présent Flavien semblait, aux yeux de Prisca et de Tiphaine, un peu inaccessible. Ce soir par la magie de la campagne, de cette maison qui l'avait vu naître et où il avait grandi, il perdait de son aura.

Après le dîner, ils passèrent au salon

-J'espère que temps restera beau ; que nous pourrions faire des promenades agréables autour de Tartabelle, que je pourrais vous faire connaître et aimer cette région, dit Flavien. Pour moi, elle est celle de mon enfance, de ma famille, de mon éveil à la douceur de vivre, et à l'amour. C'est en effet ici que j'ai eu ma première aventure amoureuse.

Flavien se leva de son fauteuil et gardant à la main le verre d'eau de vie de prune de la propriété, qu'il s'était servi se dirigea vers le tiroir d'une vieille commode paysanne qui était dans un coin de la pièce. Il en retira un album usé de photographies et de cartes postales ; l'une d'elle représentait une vue de Tartadelle, avec, devant le portail, deux enfants se tenant par la main.

- Le petit garçon, avec son tablier, c'est moi. Je n'avais pas six ans ; la petite fille que je tiens par la main était la fille du gardien ; je ne me rappelle plus son nom, mais je garde d'elle un souvenir ému. Elle avait mon âge, blonde aux longs cheveux tressés en natte jusqu'au bas de reins ; elle avait un joli visage plein de taches de rousseur.

Nous courrions dans les près et dans les bois, libres comme les écureuils dont nous suivions la course de branches en branches et d'arbres en arbres.

Nous n'avions aucune pudeur. Un jour, c'était l'été, nous nous reposions à l'ombre d'un arbre que j'ai, depuis, toujours interdit que l'on coupe. Nous étions l'un près de l'autre ; je l'ai embrassé ; elle s'est laissée faire sans résistance et sans cacher son plaisir. Tout naturellement ma main s'égara sous sa jupe. Elle ne se défendit pas et approuvât mon geste en souriant.

Je savais bien que les petites filles n'étaient pas faites comme les garçons, et j'en avais là la preuve ; et pour bien me le faire voir, elle releva sa jupe. Pour la première fois, je voyais la différence entre un garçon et une fille. Naturellement nous rions de cette découverte.

Et toi, me dit-elle, fais moi voir.

J'ai défais ma petite culotte que j'ai enlevée. Elle a regardé avec curiosité. Je vous laisse à penser la suite. Elle m'a avoué quelle se caressait tous les soirs avant de s'endormir. Je lui dis que moi aussi, mais que j'aimais mieux le faire maintenant avec elle.

Ce fut le début de ma première expérience amoureuse et naturellement elle est inoubliable...

Flavien, qui en parlant avait bu son verre, se leva pour se resservir encore de cette eau de vie de prune.

oooooooo

- Il m'en reste un peu, dit-il. Il y a des lustres que les particuliers ne peuvent plus « distiller ». Jadis, le bouilleur de cru du village venait tous les ans pour transformer en eau de vie les fruits parfois très mélangés dans de vieux tonneaux réservés à cet usage. Chez nous, nous n'y mettions que des reines-claude, ce qui donnait cet alcool parfumé et de si grande qualité et d'une force inhabituelle.

Flavien resta un moment sans parler. Prisca et Tiphaine n'osaient pas interrompre ce silence méditatif et soudain, il reprit le cours de son monologue.

- Je vous ai dit quelle avait été ma première expérience amoureuse. Toujours ici, j'étais un peu plus âgé ; j'avais peut-être sept ou huit ans. Nous avions engagé, pour seconder la cuisinière, une petite gamine d'une quinzaine d'année, la petite Marie que nous avons baptisée « Marichou ». Elle était à peine pubère. Je me rappelle qu'elle avait une petite poitrine ronde sous sa blouse qui ressemblait à deux petites pommes.

Un soir nous nous sommes trouvés seuls dans la salle à manger après qu'elle eut débarrassé la table. Elle a éteint la lumière et elle m'a pris sur ses genoux.

Comment cela est-il arrivé ? Je ne m'en souviens plus, mais elle a dégrafé son corsage, a pris ma tête entre ses mains, l'a dirigée vers sa poitrine et m'a dit de téter comme quand j'étais petit !

J'en ai gardé le souvenir ; non pas que je me rappelle y avoir pris, moi, un plaisir quelconque, mais elle sans doute y a pris un certain plaisir. Il faut vous dire qu'à la campagne, ce qui ne serait sans doute pas venu à l'esprit d'une petite bonne des villes, n'avait rien de surprenant.

Voilà dit Flavien le souvenir que j'ai de ces premiers jeux amoureux enfantins. Et puis j'ai grandi sagement. J'ai peut-être eu des aventures de collégien mais je ne m'en souviens pas.

Le soleil ce matin était au rendez-vous pour la promenade que Flavien avait proposé de faire dans la braunhie, autour de Tartabelle. Avant de partir, il fit un petit point d'histoire. Il expliquât que cette région du Lot où ils se trouvaient était une terre sacrée et chargée de souvenirs. C'est dans le Lot que se sont trouvées le plus grand nombre les commanderies de Templiers. Cette région est sur la route des pèlerinages de Rocamadour et de Compostelle, et il faut savoir l'importance de ces pèlerinages au Moyen Age. Ces commanderies étaient souvent de commanderies hospitalières.

Tardabelle appartenait à la commanderie de Durbans. Elle était constituée d'une maison de métayers, de deux granges et d'étables, où on élevait des porcs, des vaches et des brebis, et de cette forêt très étendue et presque impénétrable à l'époque où nous allons aller nous promener.

De ces bâtiments il ne reste que les traces de la grange, transformée au fil des ans, et sur lesquelles a été construit le manoir. Toute cette terre, jusqu'à Rocamadour, appartenait aux Templiers.

Les commanderies étaient masculines ; pourtant, l'une d'elles, celle des Fieux près de Miers, avait été réservée aux Dames Hospitalières. Il n'en reste plus, hélas maintenant que quelques vestiges.

Prisca et Tiphaine commençaient à comprendre maintenant ce qu'était la campagne. Il fallait quelqu'un comme Flavien qui y était né et y avait passé sa jeunesse, pour la leur faire aimer. Bien sûr le printemps, le soleil, l'air doux chargé de parfums les influençaient et créaient leur bien-être. Elles n'avaient connu, l'une et l'autre que les terres de Normandie où elles avaient parfois passé des week-end. La sauvagerie du causse, l'inquiétante profondeur de la Braunhie, leur étaient inconnues et les attiraient.

Flavien leur expliqua que le sol était truffé de gouffres, les igues, pour la plupart inexplorés, et qu'un réseau souterrain de cours d'eau, de lacs, courraient sous leurs pieds. Certains, comme le gouffre des Vitarelles avaient été connus, il y a quelques années, pour avoir été le théâtre de tragédies souterraines. Des

spéléologues, pourtant expérimentés, y avaient disparu sans pouvoir être sauvés.

- Mais ne pensons pas à ces choses tristes, dit Flavien. Je connais les endroits où il faut redoubler de prudence. Je connais assez la forêt pour que nous ne puissions pas nous y perdre. Nous serons rentrés pour déjeuner. Je sais que cette promenade vous aura ouvert l'appétit et nous ferons honneur au déjeuner que la gardienne nous aura préparé.

Quand j'étais en vacances à Tartabelle, c'est tous les jours que je partais dans la Braunhie. Il n'y avait pas pour moi de saison de chasse. D'un bout de l'année à l'autre, sans permis naturellement, comme en Corse encore aujourd'hui, je partais avec le fusil que m'avait donné mon père et je chassais devant moi, sans chien, à l'instinct. A l'époque il y avait entre autres beaucoup de perdrix rouges. Un de nos amis toulousains venait à Tartabelle tous les ans et chassait les perdrix, que son chien un splendide bleu d'Auvergne, levait devant lui. Il rentrait parfois le soir avec une vingtaine d'oiseaux dans son carnier. C'était une fête et l'occasion d'un repas joyeux où tous nos amis de Lunegarde, du Bastit, d'Issindolus ou de Durbans, se réunissaient.

Aujourd'hui nous irons jusqu'à Quissac. Nous irons voir Cantalou qui tient le seul bistrot du village. Nous boirons du vin de Bonnecoste avant de rentrer. Cantalou a mon âge. Nous avons, quand nous étions enfants, couru les bois ensemble. Cette sorte d'amitié qui se lie à cet âge ne s'oublie pas et efface toutes les différences sociales.

Flavien s'engagea dans un petit chemin creux bordé de murets en pierre sèches. Prisca et Tiphaine le suivaient silencieusement, attentives à leurs pas, évitant les pierres tombées sur le chemin et les cailloux glissants. Après quelques centaines de mètres le chemin disparaissait et se fondait dans la glèbe. Flavien demanda qu'on le suive, sans s'écarter de la route qu'il traçait.

A partir d'ici, dit-il, s'ouvrent des igues, ces sortes d'ouvertures de gouffres dont je vous ai parlé, qui sont plus ou moins visibles, cachées qu'elles sont parfois par la végétation des herbes ou des buissons. On évite ici de faire paître les moutons, trop de bêtes peuvent disparaître dans ces gouffres sans qu'il puisse être possible de les secourir. Cet état de terrain est unique en France. Toutes les igues ne sont pas répertoriées, même sur les cartes d'État Major et toujours de nouvelles se forment.

Prisca et Tiphaine gardaient le silence mais elles avaient confiance en l'expérience de Flavien et continuaient à cheminer sans crainte.

Le soleil était déjà haut quand ils arrivèrent à Quissac. Cantalou avait été prévenu par cette sorte de communication, qui à la campagne, anticipe presque les nouvelles et qui de toutes façons prévient tout le monde d'une arrivée nouvelle dans le pays. Il attendait Flavien qu'il savait devoir venir tôt ou tard à Quissac, et c'est avec joie qu'il le salua et salua ses compagnes. Il les installa à la table sous la tonnelle, à l'ombre et Cantalou, sans qu'ils aient rien à demander, leur apporta une bouteille bien fraîche de vin rosé de Bonnecoste.

Chacun parla de ce qu'il avait fait. Comment il avait passé l'hiver ; « rude » dans cette région pour les gens de Quissac, « triste et gris » pour les parisiens.

Après cet échange de nouvelles, Flavien, Prisca et Tiphaine, reprirent la route du retour. Ils devaient être rentrés à Tartabelle pour le déjeuner.

C'est au cours de ce déjeuner que Flavien précisa à Prisca ce qu'il attendit d'elle.

- Je ne vous demande pas, dit-il, de prendre des notes, mais j'aimerais que vous vous rappeliez ce que je vous raconte de ma vie, pour que vous puissiez après moi, pour mon fils, lui faire découvrir son père sous un jour qu'il ne soupçonne peut-être pas. Il faut qu'il sache que j'aurais aimé passionnément la vie, ce

que j'ai parfois caché par discrétion, et que j'ai aimé par-dessus tout les femmes, dont les souvenirs se succèdent dans mon esprit et dans mon cœur.

J'ai gardé pour toutes une tendresse d'enfant. Amours de jeunesse, amours d'adulte, toutes ces amours ne m'ont laissé que des souvenirs heureux. Même les trahisons, grandes ou petites, je les ai oubliées ; je ne garde d'elles, au seuil de ma vie, que des souvenirs confus et je peux penser à elles sans acrimonie.

Je ne vous parlerai pas de toutes, bien que toutes mériteraient que je les cite. Toutes m'ont rendu heureux, sans doute certaines sans le savoir, sans le vouloir. Mais c'est un fait ; et en vous en parlant, je garde cette sérénité qui fait mon caractère. Malgré une vie tellement trépidante, dangereuse parfois, j'ai toujours essayé d'aimer ceux qui m'entouraient.

Le plus beau compliment que j'ai reçu est venu d'un ami, qui à la fin de sa vie, m'a écrit pour me remercier de ma gentillesse. « A la réflexion, m'écrivait-il, ce qui est la plus forte raison de mon amitié pour vous c'est votre gentillesse ». On n'a jamais pu me faire un plus beau compliment, qui ait pu me faire plus de plaisir.

Après le déjeuner Flavien proposa d'aller à Rudelle pour montrer à ses hôtes l'exceptionnelle église fortifiée qui avait appartenu au Grand Prieuré des Dames de Fieux dont il avait déjà parlé.

-Vous verrez, dit-il, que c'est un ouvrage unique dans la région. C'est la seule église fortifiée que je connaisse. Et puis nous irons à Gramat. Nous passerons par Lavergne où j'ai l'habitude de passer, quand je viens ici, chez mes amis Verdier, qui, sans conteste, font les premières conserves de foie gras du Lot. Nous y ferons le plein de pâtés pour l'hiver. A Gramat nous irons à l'église ; elle n'a aucun cachet. Elle a été construite après que la vieille église romane, l'église Saint-Pierre, ait été pillée, incendiée et détruite pendant les Guerres de Religions. Je vais vous dire pourquoi je vous aurais emmené dans ce pèlerinage. Car, il s'agit bien d'un pèlerinage en effet. Pèlerinage laïque, mais pèlerinage tout de même.

C'était l'hiver, à la veille des Fêtes de Noël. Déjà à l'époque où se passe la rencontre dont je vais vous parler, quelques mois avant la guerre, nous avions l'habitude dans ma famille d'aller régulièrement à l'église à la veille des grandes fêtes pour nous laver la conscience en nous confessant à tour de rôle.

Il se faisait tard ; il ne restait plus près du confessionnal que quelques fidèles, vieilles femmes pour la plupart, quant au milieu de ce petit groupe, j'aperçus une jeune fille blonde, semblant réservée, à genoux sur son prie-dieu, priant la tête dans ses mains. Elle était un peu devant moi ; de trois-quarts. Je ne voyais pas encore son visage ; néanmoins elle semblait émerger d'un halo de lumière.

Le trouble qui s'est alors emparé de moi est inexprimable. Pour la première fois de ma vie, je n'avais pas vingt ans, j'étais dans un état second. Je ne pouvais pas m'expliquer mon émotion. Je ne pouvais pas détacher mes yeux de cette nuque fine, auréolée de cheveux blonds vénitien qui sortait du col de fourrure d'un manteau dont le ton foncé contrastait avec la peau blanche et le blond des cheveux.

Et puis elle s'est levée ; son visage s'est tourné vers moi. C'était le plus beau visage, la plus belle apparition que j'ai jamais connue. Son regard était extraordinaire ; elle avait des yeux vert clair d'une teinte que je n'ai jamais vu depuis chez personne. J'étais glacé, je ne pouvais plus détacher mon regard du sien. Alors elle m'a souri et ce sourire semblable à ceux des madones vénitienes du XVI^{ème} siècle était d'une extrême douceur. Mes mains tremblaient ; j'avais la gorge sèche et je n'aurais pas pu articuler un son. J'étais inondé de bonheur.

J'ai su alors ce que c'était qu'un coup de foudre. Je désirais tout de suite savoir qui elle était, l'approcher, la connaître, être près d'elle.

Quelque temps passa. Je ne l'avais plus revue quand je m'ouvris à un camarade de cette apparition. Je lui

décrivis cette jeune fille aussi fidèlement que possible. Il ne fut pas surpris, il savait qui elle était et me promit de me la faire connaître dès que l'occasion se présenterait.

Elle se présenta en effet très vite. A quelques jours de là, alors que je ne cessais de penser à elle, alors qu'elle m'accompagnait familièrement dans mes rêves, mon camarade m'invita à la répétition d'une pièce que les jeunes du canton avaient monté pour récolter quelque argent pour je ne sais plus quelle œuvre de bienfaisance. Mon apparition était là parmi les acteurs amateurs de la pièce. Il me présenta à elle. Elle me dit qu'elle venait d'arriver chez ses grands-parents. Son père était tchécoslovaque ; elle avait perdu sa mère française toute jeune. Elle s'appelait Annie Smelnik. Son père l'avait confiée à ses grands parents à Gramat avant de rejoindre Prague. Tout le monde l'appelait Ninko.

J'acceptais un petit rôle de figuration dans la pièce. Nous avons ainsi l'occasion de nous revoir souvent sans faire jaser les commères du village.

J'étais amoureux fou. Elle ne me décourageait pas. Elle avait pour moi de l'affection qu'elle manifestait par son extrême gentillesse acceptant mes avances et l'aveu de mon amour. J'avais vingt ans, elle en avait seize. Nous avons « flirté » comme on disait alors ; sans jamais sauter un pas,, qui ne nous serait pas venu à l'esprit de franchir. Notre éducation réciproque, le respect que nous avions l'un de l'autre, n'ont pas entaché cet amour platonique. Peut-être la raison pour que plus de cinquante ans plus tard j'ai gardé le souvenir de ce merveilleux et grand amour de jeunesse.

La guerre est arrivée qui nous a séparé. Mais comme je n'ai jamais cessé de penser à elle, j'ai voulu savoir beaucoup plus tard ce qu'elle était devenue. Elle avait épousé un ancien camarade qui avait repris l'étude de notaire de son père. Elle n'a jamais quitté Gramat. Je n'ai jamais su si elle avait été heureuse.

Depuis je n'ai jamais cessé de penser à elle tous les jours de ma vie ; même dans les moments les plus difficiles. Au moins une fois chaque jour j'ai souri.

Flavien arrêta là son récit. Ni Prisca ni Tiphaine ne voulurent rompre le silence qui suivit ces confidences. Elles laissaient Flavien à ses souvenirs.

Après une tasse de thé prise au bar du Café de l'Union, centre de réunion de tous temps de la fausse gentry gramatoise, ils reprirent la route de Lunegarde pour rentrer à Tartabelle. Le soleil commençait à descendre ; le causse prenait en lumière rasante des teintes jaune zébrées par le vert des bosquets de genévriers. Chacun gardait le silence. De temps en temps une grive décollait, un peu titubante, saoulée par les baies de genièvre dont s'était gavée. Un lièvre détalla sur la route devant la voiture et ne dut son salut qu'à un coup de frein un peu appuyé de Flavien. Pour les paysans du causse il semble qu'il n'existe pas de lièvre mâle. C'est toujours de « la lièvre » dont ils parlent, parfois très longtemps après un coup de fusil maladroit, en roulant les r ils citent cette « grande lièvre » mythique, un peu diabolique, que tous ont vu mais qu'aucun n'a jamais pu mettre dans son carnier.

Il faisait presque nuit quand ils arrivèrent à Tartabelle. La grande promenade qu'ils avaient faite, l'air du causse, les parfums de la campagne leur avaient ouvert l'appétit.

La cloche n'avait pas eu besoin de sonner pour qu'ils se retrouvent dans la grande salle à manger où Marie avait mis le couvert. Femme de Marcel, elle était à Tartabelle depuis avant la guerre. Elle avait connu Flavien adolescent. Elle n'avait jamais pu l'appeler Monsieur Flavien et le tutoyait. Ils avaient presque le même âge ; ils avaient ensemble couru les près et les bois. Cela n'avait jamais altéré la déférence de Marie pour Flavien, mais avait créé entre eux une certaine complicité mutuelle.

La table était mise et les places déjà attribuées. Une odeur appétissante venait de la cuisine. Un canard rôti restait au chaud sur la porte ouverte de la cuisinière ; exécuté dans les règles de l'art, la tête tranchée d'un

coup précis de hache sur le billot du poulailler réservé à cet usage, cuit à point, un peu rosé, dans la graisse d'un confit objet d'un précédent repas, chatouillait agréablement les papilles gustatives des convives. L'instant était à la détente.

Le long silence qui avait suivi le départ de Gramat était rompu. Prisca et Tiphaine avaient retrouvé leur exubérance naturelle, et Flavien heureux de cette jeunesse qui l'entourait, souriait intérieurement.

Le dîner fut animé ; tant de questions se posaient à Prisca et Tiphaine sur la région, les habitants, leurs habitudes. Elles, elles n'étaient pas des habituées de la campagne. Les week-end passés en Normandie chez leurs parents ou des amis étaient toujours conventionnels et dans le fond un peu tristes. Le Lot, le causse, les étendues arides, les enclos entourés de murs en pierres sèches, posées les unes sur les autres avec une technique telle que depuis de millénaires ils restaient debout sans s'effondrer, les surprenaient. Tout était l'objet de curiosités nouvelles. En plus du plaisir d'être là, près de Flavien, dans une maison confortable, sans contraintes, elles gardaient le plaisir renouvelé des découvertes.

Le dîner terminé on passa au salon, où Flavien, comme la veille se laissa aller à des confidences.

- Demain, dit-il, nous irons à Cahors. Cahors est une très vieille ville insérée dans une boucle de la rivière. Un pont y est exceptionnel : le Pont Valentré, en effet, est un des rares ponts fortifiés qui existent encore. Quand elle fut entreprise la construction de ce pont n'en finissait plus. Tantôt les crues de la rivière emportaient les piles déjà construites, tantôt les ouvriers préféraient aller s'occuper de la vigne et faire les vendanges que de rester à la construction du pont. Le maître maçon fit alors appel au diable. La légende dit qu'il fut construit par celui-ci en une nuit, mais que le pacte qui le liait au maçon serait caduc si le pont n'était pas terminé avant la fin de la nuit et que le coq chante. Bien avant l'aurore, le coq de la cathédrale s'est mis à chanter et le diable n'avait pas posé la dernière pierre ! Le pacte était rompu et le maçon gardait son âme, mais le diable s'escrimait néanmoins à vouloir poser la dernière pierre tout au haut de la grande tour du milieu, et c'est le maçon qui poussant cette dernière pierre coinça le diable derrière elle. Le diable n'avait pas pu s'échapper Aussi cette pierre ne put pas prendre parfaitement sa place dans son logement. Je vous la montrerai demain. Le diable est emmuré pour l'éternité. On pense que le Pont Valentré est indestructible.

Telle est la légende.

J'ai passé quelques mois à Cahors. J'en ai gardé des souvenirs et si je vous ai parlé du Pont Valentré c'est qu'il évoque pour moi le visage d'une jeune cadurcienne qui m'a été particulièrement chère. Elle s'appelait Mado Lavernier. Son père était chauffeur de taxi ; elle vivait seule avec lui et ses courses de nuit laissaient à Mado un très grand temps de liberté.

Elle avait la fraîcheur de ses vingt ans. Elle avait un joli visage, rond, d'où ressortaient deux grands yeux bruns. Je ne me rappelle plus comment je l'avais connue mais je me souviens bien qu'elle s'abandonna pour la première fois, une nuit d'été, que nous nous promenions sur le Pont Valentré.

Avant que chacun regagne sa chambre il fut convenu que l'on partirait le lendemain dans la matinée pour aller à Cahors.

Prisca et Tiphaine ne trouvaient pas le sommeil. Tout était si nouveau pour elles : la découverte des amours de jeunesse de Flavien excitait leur curiosité.

Longtemps elles restèrent à la fenêtre de la chambre de Prisca, l'une contre l'autre, regardant la campagne que la pleine Lune inondait de lumière. Les phares d'une voiture dans le lointain, sur la route de Quissac, découpaient la nuit en silence.

Prenant Tiphaine par les épaules Prisca l'embrassa tendrement sans mot dire. Tiphaine ne résista pas à cette caresse et s'abandonnant, elle suivit son amie en se réfugiant près d'elle au creux de son lit.

Vraiment le soleil avait décidé de les accompagner. Cahors, sous la lumière oblique, avait pris des couleurs rougeâtres qui mettaient en relief les vieux monuments restés encore debout depuis tant de décennies. La Tour des Pendus ouvrait son œil béant sur la cité, semblant triste de ne plus servir depuis longtemps. Depuis longtemps en effet on n'avait plus pendu personne à Cahors dans cet ouvrage fortifié qui, avec la Barbacane, défendait l'entrée Nord de la ville, et dont l'ouverture béante sur le Sud permettait aux cadurciens d'assister aux supplices. Ainsi avait-elle mérité le nom sous lequel tous la reconnaissent, de Tour des Pendus.

-Cahors, dit Flavien, est une très vieille cité, jadis très prospère. Au XII^{ème} siècle arrivèrent des marchands et des banquiers lombards. Plus tard les Templiers s'y installent, mais la Guerre de Cent Ans a ruiné la ville qui pourtant ne tomba jamais aux mains des anglais. Illustre par Clément Marot et le Pape Jean XXII, qui y sont nés ; célèbre par Gambetta, tous les trois cadurciens émérites, c'est une ville énergique et douce, à la fois fière de son passé et amoureuse de son présent.

Après avoir passé la Barbacane, la Tour des Pendus et le Château du Roi, ancien palais des gouverneurs, transformé en prison, en descendant l'Avenue Gambetta, ils laissèrent la cathédrale Saint-Etienne sur leur gauche et la rue du Président Wilson les menât au pied du Pont Valentré. Flavien déjà en avait parlé la veille au soir. Il montra sur la tour barlongue la pierre déplacée et poursuivant leur route ils arrivèrent à Mercuès pour le déjeuner

Le château, à pic sur le Lot, dans les méandres duquel s'étalent à perte de vue les champs de vignes, château fort du XII^{ème} siècle, maintes fois abandonné et plusieurs fois repris et restauré définitivement au XIX^{ème} siècle, ancienne résidence d'été des évêques de Cahors, avait à la Révolution, été vendu comme bien national.

Il fut alors quelques années propriété d'un aïeul de Flavien qui revenait toujours à Mercuès avec un petit pincement au cœur.

Maintenant, c'était un hôtel ; fort bon hôtel du reste, dirigé fermement par son propriétaire, fils d'un marchand de vin que Flavien, petit garçon, avait connu et dont il se souvenait quand il venait à Tartabelle avec son fardier chargé des barriques de vin de Cahors et qu'il les descendait avec dextérité dans la cave profonde et fraîche qui leur était destinée. Flavien avait toujours été impressionné par la facilité apparente avec laquelle ces grosses barriques de 220 litres, plus hautes que lui, glissaient sur les marches de pierre de l'escalier, une à une. Ces marches, avec le temps, polies et usées en leur milieu épousaient le corps ventru des tonneaux.

Cette idée d'aller déjeuner à Mercuès lui rappelait les souvenirs lointains de sa petite enfance et le mettait tout en joie. Joyeux, il était aussi à l'idée du déjeuner qu'ils allaient faire. Il avait prévenu, retenu une table au coin de la terrasse, à l'ombre de l'énorme cèdre du Liban, planté, dit-on, il y a plus de trois cents ans par un prélat de Cahors, retour d'un voyage en Orient où il avait été tenté, sans succès, de ramener dans l'obédience de Rome les orthodoxes déviants de Damas.

Il se réjouissait de l'omelette aux truffes qu'il avait commandée, de la tourtière qui devait suivre et du far aux pruneaux en guise de dessert. Il annonça ce menu à Prisca et Tiphaine qui se régalaient déjà de ce repas.

- Mais, comment, dit Tiphaine, peut-on faire une omelette aux truffes à cette époque ? Les truffes ne sont-elles pas récoltées en hiver ?

- Bien sur, dit Flavien, mais on peut les utiliser toute l'année, en conserve, naturellement. Pour leur garder tout leur fumé, leur goût extraordinaire, on les met donc en conserve ; c'est très simple et très facile. Dans une boîte ronde on loge une truffe moyenne ou deux petites. On met un tour de moulin à poivre et on

remplit ras le bol d'un très bon cognac. On stérilise comme on le fait habituellement et on peut ainsi conserver les truffes que l'on peut manger toute l'année comme des truffes fraîches. Mais où sont les truffes d'antan ? Il y avait jadis, on ne sait pour quelle raison, plus de truffes que maintenant. On considérait qu'on ne pouvait pas les vendre, et qu'elles ne valaient pas grand chose, si le sol n'avait pas été gelé avant la récolte. Aussi, je me rappelle, dans ma jeunesse, avoir à Tartabelle mangé des ragoûts où il y avait plus de truffes que de pommes de terre.

oooooooo

Suivant à allure légère les méandres du Lot ils arrivèrent au village de Mercuès à l'heure qu'il fallait pour être au château à temps pour déjeuner. Ils étaient donc attendus et Flavien fut reçu comme le vieil habitué qu'il était ; sa gentillesse, sa simplicité faisait qu'il était toujours accueilli avec plaisir. Après avoir, à l'ombre du chèvrefeuille bu, pour se rafraîchir, une bouteille du vin blanc sec du château de Caix, ils passèrent à table.

Flavien, entre Prisca et Tiphaine était dans un état de douce euphorie. Leur jeunesse, leur joliesse, lui rappelaient sa jeunesse, ses promenades à Mercuès quand il avait vingt ans, la découverte des lieux heureux où avait vécu l'aïeule de sa grand'mère et qu'il avait retrouvée.

Il se rappelait que quand il était à Cahors, avant la guerre, il avait remarqué dans un restaurant, à une table de lui, une fille ravissante à laquelle il avait eu envi de faire la cour. Elle était seule à sa table ; lui aussi. Il l'invita à dîner près de lui, ce qu'elle accepta avec gentillesse et simplicité.

En dînant, ils firent un peu connaissance et il la raccompagna chez elle avec naturellement la petite arrière-pensée de boire un dernier verre. Quand ils arrivèrent au pied de son immeuble elle lui demanda de l'attendre ; elle allait revenir le chercher ; elle n'était pas seule chez elle et l'ami chez qui elle habitait devait partir quelques moments après, pour prendre, il ne se souvenait plus, quelque service de nuit qui la laisserait seule.

Il patienta un peu ; il faisait beau ; la nuit était douce. Soudain, un petit pas réveilla le pavé de la ruelle ; elle était près de lui ; le prenant par la main elle le conduisit chez elle. Se rappelant ce souvenir il fit honneur à l'omelette aux truffes que l'on venait de servir.

Le café pris, il décida que l'on rentrerait à Tartabelle en suivant la vallée du Celé.

La petite rivière, aux eaux vertes et rosées par le reflet de peupliers argentés et de prêtres, immortalisés par Henri Martin, coule depuis Figeac, avant de se fondre dans le Lot. Elle serpente doucement en traversant sans bruit les merveilleux petits villages de la vallée. Ça et là, de loin en loin, de vieux manoirs aux tours carrées, entourés et comme protégés par de vieilles maisons, couvertes de lauzes ou de tuiles plates, se reflètent dans l'eau. Ils sont comme des gardiens placides de la campagne.

Prisca avait pris le volant. Doucement, à une allure de sénateur, ils arrivèrent à Tartabelle en fin d'après midi.

Chacun était heureux de cette journée. Flavien parce qu'elle lui avait rappelé des souvenirs de jeunesse qu'elle avait réveillés, Prisca et Tiphaine par ce qu'elles avaient éprouvé le plaisir de la découverte d'une région dont elles ne soupçonnaient pas la douceur de vivre.

oooooooo

Flavien avait décidé de passer quelques jours encore à Tartabelle. La douceur du printemps annonçait un été agréable et il avait décidé que poursuivre le voyage projeté pouvait attendre.

Peut-être pour la dernière fois, qui sait ? il venait à Tartabelle ; pour la dernière fois peut-être il revoyait les lieux qui lui rappelaient son enfance et tant de souvenirs. Le temps passait en promenades, en redécouvertes de villages et d'endroits du Quercy chargés d'histoire, tant cette région avait été le théâtre d'événements doux ou tragiques.

Le pays ravagé par les soudards de Jean Chandos, pacifié et prospère par l'implantation des commanderies des Templiers sur la route de Saint-Jacques, avait peu à peu repris un visage paisible, défendu qu'il était par les châteaux et les forteresses, qui de loin en loin parsemaient la campagne protégée par le sanctuaire de Rocamadour, lieu de pèlerinage privilégié de tant de Rois et de Reines de France. Louis IX y vint plusieurs fois avec sa mère Blanche de Castille, Louis XI sans doute plus par superstition que par piété vraie, et tant d'autres souverains de France et d'Europe.

Il est resté à Rocamadour une ambiance d'un autre temps. Les marchands, tels les marchands du Temple, ont pris possession du bas de la cité, mais dès le haut de l'escalier monumental que les pèlerins jadis montaient à genoux, marche par marche en priant, le calme, la sérénité, le recueillement reprennent leurs droits.

Bien sûr, Prisca et Tiphaine savaient l'existence de Rocamadour, mais elles avaient eu un choc en découvrant, d'un seul coup, au sortir du tunnel du petit village de l'Hospitalet où étaient gardés jadis les lépreux qui n'avaient pas le droit de s'approcher des sanctuaires, cet extraordinaire panorama qu'offre le château et le village de Rocamadour.

Ce n'était pas sans raisons que Flavien voulait revoir des endroits qui lui rappelaient des situations cocasses ou surprenantes où il s'était trouvé enfant. Au château de Montal, petit joyau de la Renaissance, à une demi-lieue des Tours de Saint Laurent, de Saint Céré, où Lurçat après les avoir restaurées en partie, avait fini sa vie, il se souvenait que dans l'escalier, pratiquement seul rescapé d'un démembrement systématique opéré par un funeste Macaire, propriétaire momentané sans scrupule, escalier dont les sous faces de chaque marche, très richement ciselées en médailles sont d'une beauté unique, le guide faisait remarquer que dans cet escalier, ce qui était exceptionnel, c'était le « ciel » ; un visiteur un peu plus qu'ignare, se précipita à la fenêtre pour voir le ciel d'un bleu limpide, approuva bruyamment en constatant en effet que le ciel était remarquable !

Un autre jour, à Tartabelle, avait débarqué toute une équipe de cinéastes. Le metteur en scène, un certain Gaston Ruillier, avait demandé la permission de tourner quelques séquences dans la propriété. Naturellement les parents de Flavien avaient été d'accord. Un après midi on vit débarquer toute une équipe de facétieux techniciens, accompagnée des « artistes » dont faisait partie Oranne Demasis. Le film, qui s'appelait Le Moulin dans le Soleil, voulait imiter et concurrencer les films de Marcel Pagnol qui s'était momentanément fâché avec elle. L'action de ce film se passait dans la région ; ce fut un four notoire, oublié tout de suite définitivement. Il n'est même pas mentionné dans l'Encyclopédie du Cinéma, mais nous avons passé une joyeuse après-midi.

Quelques jours passèrent. Flavien racontait ses souvenirs. Le temps défilait doucement. La musique, les livres, les longues promenades dans la braunhie ou sur le causse plaisaient à Prisca et à Tiphaine, remplissaient leurs journées. C'était pour elles, près de Flavien, auquel elles s'attachaient de plus en plus de jour en jour, de merveilleuses vacances.

oooooooo

Au matin du 15 mai, Flavien annonça que l'on partirait demain pour Marseille.

Prisca et Tiphaine furent surprises mais elles pensaient que le choix de Flavien devait bien avoir une motivation qu'elles connaîtraient forcément. Elles savaient bien que les décisions qu'il prenait n'étaient pas sans raison. Elles s'apercevaient que, petit à petit, Flavien les amenait à mieux le connaître et Prisca pensa, avec justesse, qu'il voulait qu'elle soit imprégnée de son passé pour pouvoir écrire son histoire.

C'est en effet ce que voulait Flavien.

-Si je vous amène à connaître les lieux où j'ai vécu et dont j'ai gardé des souvenirs, c'est pour que vous puissiez, après votre retour à Paris et que nous aurons fait le tri de mes papiers, écrire une synthèse d'un moment de ma vie. Peu de gens, sinon quelques très bons amis, auront su qui j'étais. Et ce n'est naturellement qu'après que j'aurais disparu que je vous autorise à communiquer votre travail à mon fils. Les enfants ne connaissent jamais leurs parents. Personne en fait ne connaît personne, mais c'est peut-être encore plus vrai de ceux après desquels vous avez vécu et avez grandi.

Les enfants ont toujours tendance à auréoler leurs parents et quand ils ne sont plus là, ils gardent d'eux l'image qui n'est pas forcément de ce qu'ils ont été. Ça n'a pas beaucoup d'importance en fait, et en ce qui me concerne, encore peut-être moins que pour d'autres. Je vous l'ai dit, je n'ai qu'un fils et quoi qu'il en soit, lui seul aura sans doute pour moi plus tard une pensée indulgente, et vous quand vous vous rappellerez notre voyage je suis sûr que vous en garderez une image regrettée.

Flavien avait voulu que le dernier dîner à Tartabelle soit un dîner de fête. Marie se surpassa à la cuisine. Prisca et Tiphaine tournaient autour d'elle, lui posant les questions culinaires les plus saugrenues, riant comme des enfants, goûtant les sauces en y trempant les doigts.

Pour ce dernier dîner Flavien avait désiré que Marie et Marcel soient à sa table ; peut-être pouvait-il penser que ce repas pouvait être le dernier pris à Tatabelle et il avait voulu le partager avec les témoins fidèles de sa jeunesse.

Décidément le soleil était toujours au rendez-vous. Flavien avait décidé de descendre à Marseille d'où il avait gardé une vision de la ville qu'il savait ne pas retrouver. Les odeurs du Vieux Port, les marchés aux poissons étalés encore vivants sur les petites voitures n'existaient plus. Il avait connu les « paquets marseillais ». C'étaient les ordures ménagères que les maîtresses de maison des petites rues de la ville basse emballaient tant bien que mal dans de vieux journaux qu'elles lançaient par les fenêtres et que dans la nuit les boueux armés de balais et de couffins ramassaient pour les mettre dans les poubelles municipales.

Les rats, à partir de la tombée de la nuit, prenaient possession de Marseille, allant d'un paquet marseillais éventré à l'autre. Ils étaient gros et gras, n'interrompant pas leur festin quand les passants passaient près d'eux, habitués qu'ils étaient de recevoir parfois quelque coup de pied rageur accompagné d'invectives.

Cela ne changeait rien ; les rats étaient les seigneurs de Marseille. Maintenant il y a peut-être autant de rats. Bien moins nourris ils sont plus agressifs et n'ont pas pardonné aux marseillais d'avoir adopté les poubelles.

oooooooo

Aucun délai n'était prévu pour arriver à Marseille Flavien, par contre -avait tracé la route, mais il ne parla pas de ce tracé à Prisca et à Tiphaine. Il voulait leur laisser le plaisir de la découverte. Il connaissait bien toutes les régions qu'ils allaient traverser. Figeac fut la première étape. Figeac avait toujours été une ville bourgeoise sans être jamais embourgeoisée. Des maisons très anciennes, bien conservées par des générations respectueuses des traditions ; comme dans bien des villes de province, les lourds portails de bois se referment sur une cour intérieure, barrière supplémentaire qui protège les secrets de famille.

Derrière ces murs silencieux sont amassées des richesses anciennes, qui, sans qu'on le sache, passent discrètement de générations en générations. Dans cette ville, qui a peu souffert des guerres et des troubles divers, il y a une quantité inouïe de vieux meubles patinés par les ans, sentant bon l'encaustique des soins compétents de bonnes discrètes, dévouées et silencieuses, vivant encore comme venant d'un autre temps. Ces maisons renferment un amas de tableaux et d'objets d'art d'une incroyable valeur, jamais déclarés dans aucune succession. On ne parle pas de ces choses dans les familles bourgeoises de Figeac. Cela ne se fait pas.

Prisca et Tiphaine savaient tout de même que Champollion était né à Figeac. L'histoire de la pierre de Rosette leur était connue. Elles voulaient savoir si un musée avait été consacré au souvenir de Champollion, dans quelle maison il était né, si cette maison existait encore, si on pouvait la visiter.

- Bien sûr, dit Flavien. Le Musée Champollion existe dans sa maison natale. Vous y verrez, entre autres, une splendide momie et un moulage de la pierre de Rosette. Mais, ce qui est à voir aussi et qui est très impressionnant, c'est l'immense reproduction de cette pierre de Rosette, Place des Écritures. Sur la surface de cette reproduction de cent mètres carrés en marbre noir du Zimbabwe, ses caractères ont été gravés par l'artiste américain Joseph Korsuth.

Après un déjeuner rapide à la Dînée du Viguiier, et après avoir repris la route et dépassé Decazeville, bourgade noire sans aucun intérêt, ils arrivèrent dans la soirée à Millau. Une table avait été retenue au Capion, vieux restaurant où le Président Pompidou avait jadis ses habitudes, et Flavien avait, lui aussi, ses repères et il ne serait jamais passé à Millau sans déjeuner ou dîner au Capion. Sa fidélité était commandée par les plaisirs qu'il y éprouvait. Millau avait été une ville très prospère. Capitale du gant d'agneau depuis des siècles elle avait peu à peu décliné avec l'abandon de cet accessoire de bon goût. Quelques fabriques vivotaient encore grâce aux collections de haute couture qui, elles aussi pourtant, les mettaient de moins en moins à leurs défilés. Flavien qui depuis longtemps n'aimait pas les surprises désagréables pendant ses voyages avait retenu des chambres au Château de Creissels, un peu en dehors de la ville. Vieux château du XII^{ème} siècle, qui, dit la légende, avait été jadis investi par Simon de Monfort et ses sbires et dont il avait fait son Quartier Général au cours de ses campagnes implacables contre les Albigeois. Depuis le temps avait passé ; le cliquetis des armes blanches, des cuirasses et des boucliers s'était éteint. Le calme, le silence, la douceur des nuits aveyronnaises faisaient désormais de cette étape une halte obligée.

Le temps avait fraîchi. Dans la grande salle à manger à l'air médiéval avait été allumé un grand feu de cheminée où claquaient les bûches de châtaignier. Il n'y avait que peu de clients ce soir et la table de Flavien avait été dressée auprès de cette cheminée.

Le temps venait des confidences.

- Nous allons à Marseille dit Flavien. Comme je vous l'ai dit cette ville n'est plus tout à fait celle que j'ai connue et où j'ai vécu plusieurs mois. Marseille est une ville ouverte, ouverte à tous les « étrangers » qu'ils viennent du Nord ou des pays méditerranéens. Il y avait, du temps que je vous parle, une colonie grecque très importante, parfaitement assimilée à la population autochtone, mais qui avait gardé une partie de ses traditions culinaires que j'ai su apprécier.

J'avais été envoyé à Marseille pour commercer du poivre, du thé et des épices. Je m'étais rapidement

introduit dans cette population de courtiers et d'importateurs. C'était après la guerre et la société parisienne pour laquelle j'avais été envoyé à Marseille avait trouvé son compte à avoir sur place un négociateur immergé dans ce monde marchand.

J'allais d'une officine à l'autre, spécialisée selon les besoins, traitant du poivre ou des quatre épices, des noix muscades ou de la cardamome, du paprika, du piment d'Espelette, ou des thés d'Extrême-Orient, d'Afrique ou de Russie. J'avais peu à peu acquis la connaissance nécessaire pour bien traiter de ces affaires. Les maisons que je fréquentais étaient pratiquement toutes établies autour du Vieux Port, pour des raisons stratégiques, pour plus de commodités de relations avec la douane et les entrepôts. J'avais loué une chambre au cœur de ce quartier, et j'allais d'un rendez-vous à l'autre la plupart du temps à pied. J'aimais beaucoup ces rues qui sentaient la cuisine exotique, où l'on s'interpellaient d'un côté à l'autre, ou encore dans certaines plus étroites, des cordes reliaient les maisons au-dessus d'elles, où pendaient été comme hiver, jour et nuit, le linge à sécher.

J'avais en quittant Paris gardé la chambre que j'y occupais. Cette chambre vide, je l'avais prêtée à une amie le temps que j'étais absent. Quelle ne fut pas ma surprise, alors qu'un après midi je remontais le Cannebière, de la trouver à une terrasse de café, avec une de ses amies que je ne connaissais pas, et un jeune garçon marseillais, qui s'appelait Armand Palaneo. Je fis vite connaissance avec eux. Nous fûmes bientôt tous les quatre inséparables. Lui faisait la cour à mon amie parisienne ; je fis naturellement la cour à son amie.

Je ne me rappelle plus son nom mais si je me rappelle cette courte aventure qui m'a laissé un très bon souvenir c'est qu'elle a été marquée par un petit fait amusant.

Nous avions échoué un soir, tous les quatre, à l'Hôtel des Arènes. Ce petit hôtel accueillant était près de ce que les marseillais ont toujours appelé « La Maison du Fada ». C'était cet immeuble inhabitable et inhabité que Le Corbusier avait construit à Marseille et qu'il avait baptisé, lui « La Cité du Bonheur ». Glacial l'hiver, inchauffable, étouffant l'été, personne ne voulait de cet endroit pour y vivre.

Nous étions donc ce soir là à l'Hôtel de Arènes. Nous avions décidé d'y passer la nuit, chacun avec sa belle. Nous étions tendrement enlacés, ma jeune amie et moi, quand nous entendîmes toquer à la porte de notre chambre.

C'était Armand et son amie qui venaient voir si tout se passait bien ! Tranquillisés, ils nous souhaitèrent une tendre nuit. Elle fut tendre en effet et j'en ai gardé le charmant souvenir.

Il faut dire que mon amie parisienne savait que j'avais laissé à Montparnasse une petite partie de mon cœur. Elle s'appelait Sylva, d'origine roumaine, elle était très belle. Étudiante comme l'étaient les plus jeunes clients de la Coupole, elle avait de grands cheveux bruns qui descendaient jusqu'au bas de ses reins. Sylva c'était mon bois secret. Nous étions liés par une très grande affection.

Elle avait un petit ami qui était très amoureux d'elle, et qui comme tout amoureux crédule croyait qu'il était le seul dans son cœur; et je me souviens d'une soirée mémorable à la Coupole où il m'expliquait que Sylva était d'une fidélité à toute épreuve et qu'elle n'aurait jamais un autre amant que lui. Voyez-vous, il ne faut jamais dire « Fontaine... » Nous sommes tous inconstants mais pas moins amoureux pour autant quand nous le sommes.

Le dîner au coin du feu se passait agréablement. Prisca et Tiphaine écoutaient Flavien un peu surprises seulement. Plus elles le connaissaient, plus elles éprouvaient pour lui une sorte d'affection filiale qui les rapprochaient de plus en plus.

-Demain, dit Flavien, nous traverserons le Larzac. Nous déjeunerons à la Couvertoirade dans une ferme auberge que je connais. Je vous ai souvent parlé des Templiers ; à la Couvertoirade vous verrez un de

leurs villages forteresses, isolé sur le plateau, aussi bien conservé qu'il se peut.

Nous allons donc traverser le Larzac. Comme jadis par le fait qu'une partie du causse servait de camp militaire et était interdite, la pression, on peut même presque dire la révolte des paysans, éleveurs de moutons pour la plus part, a fini par chasser l'armée et redonner au Larzac sa vocation première de terre d'élevage. C'est sur un plateau calcaire un causse très sauvage ponctué de loin en loin par une ferme flanquée de sa bergerie. Colonisé un temps par les partisans farfelus du « retour à la terre » il reprit petit à petit, après les expériences avortées de ces nouveaux paysans croyant pouvoir vivre en autarcie, écologistes avant l'heure, ne sachant toujours pas reconnaître une pie d'un corbeau, la terre des vrais paysans et des vrais éleveurs qui y sont nés.

Race dure, intelligente, forte, de paysans enracinés dans une terre difficile, plate, balayée par les vents, d'un climat torride en été, glacial en hiver, où la neige et le gèle bloquent pendant six mois les troupeaux dans les granges ; terre où les fermes, encore parfois, sont d'un autre âge mais dont les habitants solidaires ont gardé bien ancrées leurs traditions paysannes, leur probité, leur sens de l'honneur. Petit bout de très ancienne mais de vraie France.

Vous serez surprises de leur accueil. De loin en loin des laviolles, sortes de marres aménagées par l'homme, alimentées par la pluie, tapissées dans le fond de pavés et d'argile, et aux bords en pente douce servent à abreuver les troupeaux. De place en place des amas de rochers ressemblent à des villages ou à des forteresses. Ils sont comme les gardiens fidèles et forts de ce pays.

Le dîner terminé, selon son habitude Flavien proposa à Prisca et à Tiphaine, avant de gagner leurs chambres de passer un moment au salon de l'hôtel. Le départ demain matin ferait repasser par Millau et l'on prendrait la route pour la Couvertoirade. Il y a peu de chemin à faire ; chacun pourrait profiter de la matinée à Creissels pour se détendre, dormir, se reposer. La seule route qui traverse le *Larzac* du Nord au Sud est une route rapide. A la Cavalerie elle longe l'ancien camp militaire ; un peu plus bas le camp d'aviation est devenu civil ; enfin quelques kilomètres avant le Caylar on arrive à la Couvertoirade.

C'était au Mas-d'Aussel que se trouvait la ferme auberge où Flavien voulait faire une halte. Réservée à quelques clients habituels c'était une ferme que rien ne distinguait des autres habitations du hameau. C'est dans la salle commune que se dressait l'unique table ; patinée, lustrée par des générations de coudes de vestes de bure l'hiver, de chemises de flanelle l'été, elle accueillait pour un service unique les amis de passage. Flavien était connu. Il avait prévenu de son arrivée ; il était attendu comme quelqu'un qui aurait fait un peu parti de la famille. Bergues, le maître de la ferme avait quitté ses bêtes ; il voulait lui-même accueillir Flavien et ses amies.

Il faisait beau. Le soleil commençait à chauffer. La promenade à travers la Couvertoirade avait asséché un peu les gosiers. Le vin blanc sec des Cotes-dé- Millau était bien venu. Rien de tel que ce vin pour délier les langues, qui monte un peu à la tête sans qu'on y prenne garde.

C'était beaucoup plus une ferme qu'une auberge, la maison des Bergues. Les touristes n'y étaient pas toujours très bien reçus. Flavien c'était autre chose. Sa simplicité, sa gentillesse, sa prévenance était déjà appréciées des parents de l'actuel propriétaire ; il était toujours reçu comme s'il était un cousin lointain revenant chaque année au pays.

Le troupeau était parti en transhumance. Quelques brebis qui venaient de mettre bas, dont les agneaux trop faibles n'avaient pas pu suivre le troupeau, étaient restées au Mas-d'Aussel. Derrière la grange, à l'abri des grands vents, elles étaient parquées dans un enclos entouré de murs en pierres sèches. Bergues proposa à Prisca et à Tiphaine d'aller les voir avant de déjeuner. Elles acceptèrent joyeusement. Ingénues, parce que trop éloignées de la vraie campagne, tout était nouveau pour elles. Elles étaient ravies de voir ces agneaux capricieux venir vers elles pour leur mordiller les doigts. Bergues et Flavien, un peu en arrière les

regardaient en souriant, amusés, sans surprise.

Jeannette Bergues avait maintenant préparé le repas. Bergues qui avait sa place au bout de la table avait fait asseoir Prisca et Tiphaine de chaque côté de lui. Elles étaient ravies ; elles avaient faim et se proposèrent, quel que soit qui leur serait servi, d'y faire honneur, et elles y firent honneur avec plaisir en effet.

Dans une vieille cocotte en fonte où il avait cuit arrivait sur la table un confidou qui, couvercle de la cocotte enlevé, parfuma toute la pièce. Alors, Jeannette Bergues, devançant la question, expliqua que le confidou, plat typique du Larzac, était une sorte de civet de mouton au vin vieux de Cahors. Mijotés dans leur sauce les carrés de mouton avaient cuit pendant trois heures à petit feu doux. Dans ce civet la viande fraîche dégraissée avait gardé tout son goût parfumé des herbes odorantes du causse.

Après avoir, selon la tradition ancestrale, tracé de la pointe de son couteau, une croix sur le côté de la tourte de pain coincée verticalement dans le tiroir à pain du bout de la table. Bergues en avait coupé de larges tranches à la croûte brune et à la mie bien blanche. Prisca et Tiphaine n'attendaient pas d'être servies de confidou pour y goûter.

Le déjeuner fut joyeux. Bergues était content de recevoir Flavien qui lui rendait visite, pratiquement tous les ans, s'accordant cette promenade d'une journée quand il était à Tartabelle. Le déjeuner terminé, le café pris à la mode paysanne dans des mazagrans, il était temps de reprendre la route.

Pour faire étape à la petite ville de Granges, après avoir passé les villages d'Alzon et de Bez, Flavien voulait s'arrêter au Vigan. La route dans la montagne n'était pas difficile, mais exigeait tout de même une conduite prudente et il ne pensait pas y arriver avant la fin de l'après-midi. Patrie doublement célèbre par le Chevalier d'Assas qui tomba sous les coups de baïonnettes hanovriennes en alertant ses camarades en poussant le fameux cri « A moi l'Auvergne, ce sont les ennemis » et le sergent Triaire qui après avoir planté le drapeau français sur le Fort de Malbousquet, repris aux anglais à Toulon et qui pendant la campagne d'Egypte se fit sauter dans le fort d'El-Arich avec les turcs qui y étaient enfermés.

Flavien était content d'apprendre à Prisca et à Tiphaine toutes ces petites histoires de la France profonde. Elles allaient de surprises en surprises ; décidément ce voyage leur plaisait. Rien de plus agréable en effet que d'être auprès de quelqu'un qui sait et vous apprend. Le soleil déclinait, il était temps de reprendre la route et de rejoindre Granges.

Pendant les quelques kilomètres qui leur restaient à faire Flavien raconta l'histoire de Diane de Roussan, marquise de Granges, dite « La Belle Provençale », une des plus jolies femmes de la Cour de Louis XIV, assassinée dans des conditions horribles, empoisonnée d'abord et achevée à coups de poignard, par ses beaux-frères, l'abbé et le Chevalier de Ganges, dont elle avait repoussé les avances. Le château est aujourd'hui en ruine mais le souvenir de cette triste histoire reste gravé dans la mémoire des habitants de Ganges.

Un peu après Ganges, à Cazilhac, au bord de la forêt, l'hôtel Norias, dans une ancienne fabrique de bas de soie, les attendait. Pendant le dîner Flavien reprit le récit de ses souvenirs.

-Quand j'étais à Marseille, dit-il, j'ai courtisé longtemps, longtemps pour mon âge, une ravissante petite vietnamienne qui répondait au nom charmant de Dao. Elle était délicieuse ; toute menue elle avait un corps de Psyché, du moins c'est l'idée que je me faisais du corps de la déesse, et comme Psyché avait séduit Éros, Dao m'a séduit. Elle se refusa longtemps à mes avances jusqu'à ce qu'elle cède en m'avouant qu'elle n'avait pas voulu se donner plus tôt c'est parce qu'elle était complexée du fait qu'elle n'avait pas plus de poitrine qu'un jeune éphèbe et qu'elle hésitait à se mettre nue devant moi. L'idée de ce corps de femme un peu androgyne était particulièrement charmante et cela la rendait d'autant plus désirable. Je l'ai gentiment tranquilisée et apprivoisée. C'est un de mes plus délicieux souvenirs.

Cette aventure me rappelle une anecdote. Bien plus tard j'étais invité à la campagne pour un week-end chez les parents d'un ami. Pendant le déjeuner, il fut question de Madeleine Robinson qui devait venir dîner le soir. Au cours de la conversation je confiais que dans ma prime jeunesse j'avais été très platoniquement amoureux d'elle et que j'aimais les femmes, qui, comme elle, avaient la poitrine basse. Au cours du dîner le père de mon ami me posa la question : dites-moi, Flavien, comment aimez-vous les poitrines féminines ? Il avait cru m'embarrasser un peu. Ce fut tout à fait le contraire et j'avouais à Madeleine Robinson que plus jeune j'avais été amoureux d'elle, parce qu'elle avait une poitrine basse que je trouvais ravissante, ce qui me permit de la complimenter. Elle me répondit gentiment et je pense qu'elle avait été charmée par mon aveu.

Flavien resta un instant sans parler. Prisca et Tiphaine ne voulaient pas troubler ses souvenirs ; elles ne voulaient pas interrompre ce retour de Flavien dans un passé heureux. Elles n'étaient pas surprises de ces confidences. Elles comprenaient qu'il aimait leur livrer ses souvenirs. Qui mieux en définitive, que des jeunes filles de leur âge, pouvait être réceptif à ces confidences. Il leur parlait de sa jeunesse et c'était un état qu'elles étaient mieux à même de comprendre que quiconque puisqu'elles avaient vingt ans. Quand il leur parlait de Dao c'était pour elles comme d'une petite sœur ? Elles étaient prêtes à aimer les amours de jeunesse de Flavien. La gentillesse dont il faisait preuve, le respect qu'il leur montrait, les avaient mis en confiance absolue. Il y avait dans ses propos et ses attitudes aucune ambiguïté. Elles l'aimaient tous les jours davantage.

oooooooo

Il était convenu que l'on se retrouverait le lendemain matin vers huit heures et demi pour le petit déjeuner.

-J'ai l'intention, dit Flavien, de vous faire visiter la Provence de Daudet et de Mistral ; nous déjeunerons aux Baux-de-Provence ; nous passerons au Pont du Gard, nous irons à Beaucaire et nous serons arrivés à temps pour déjeuner. Vous verrez un merveilleux village sur un éperon rocheux. Tout au bout le vieux château fort est en ruines. Après le despotisme et la cruauté de Raymond de Turenne dont la plus grande distraction était d'obliger ses prisonniers à se jeter dans le vide du haut des tours du château, battu par le Pape et le Souverain de Provence et noyé en voulant passer le Rhône en s'enfuyant, plus tard après la mort de la Princesse Alix des Baux, le Connétable Anne de Montmorency y reçut François Premier. Mais Louis XIII qui en avait assez de cette baronnie turbulente et insoumise, devenue foyer du protestantisme, fit démolir le château et les remparts.

Quelque en soient les raisons, j'ai toujours trouvé toutes les destructions inutiles comme je trouve toujours imbéciles les destructions volontaires ou par laxisme de tous les témoignages des temps. Que de monuments témoins de notre histoire auraient du coûte que coûte être protégés ! Déjà, ce n'est pas pardonnable, quand les destructions du patrimoine sont commises du fait de l'irrespect d'un peuple ignare de voyous, par haine du passé, mais cela l'est encore moins quand elles sont le fait de puissants. Comment Louis XIII pouvait-il ordonner la destruction du Château de Baux qu'il savait vaguement être en Provence ? Je ne comprends pas. Dieu merci, aujourd'hui les mentalités changent, on parle de « conservation du patrimoine » mais est-ce bien sérieux quand on ne sait pas prendre les mesures qui s'imposent. Dans cette partie de la Provence on ne compte pas les châteaux en ruines, les abbayes délabrées, souvent il est vrai particulièrement pour elles, par un peuple révolutionnaire. Les abbayes de Saint-Michel-de-Trigoulet, de Montmajour, de Silvacane, les château de Thoméou, de Castelas, de Roquemartine, de Château-Bas. La liste est longue, hélas !

oooooooo

Le soleil encore était au rendez-vous ; il avait décidé de les accompagner dans leur voyage. L'air naturellement de ce début de matinée était un peu vif, mais l'on sentait déjà presque le parfum de la Provence toute proche. Prisca et Tiphaine se laissaient conduire ; c'était comme si Flavien les avait tenues par la main. Elles avaient la sensation de la sécurité que l'insouciance de leur âge ajoutait à leur charme. Et puis ce voyage, auquel elles n'avaient pas pensé quelques semaines plus tôt, et dans ces conditions, leur plaisait. Elles n'auraient pas eu le même plaisir à le faire avec quelqu'un d'autre, avec leurs parents par exemple. Ce qu'elles pouvaient considérer comme de l'improvisation, était en fait très organisé. Flavien savait très bien ce qu'il voulait revoir, où il voulait aller. Ce voyage était pour lui en quelque sorte un pèlerinage du souvenir. Il savait très bien que c'était sans doute son dernier voyage dans des lieux qu'il avait aimé et où il avait aussi été aimé.

Comme prévu, ils étaient aux Baux-de-Provence en fin de matinée. Ils venaient de traverser Saint-Rémy, devant eux, un peu sur la droite apparaissaient le rocher et le village des Baux. Le soleil déjà presque au zénith éclairait sans ombres le village. On distinguait mal les maisons du rocher. Leur calcaire commun reflétait la lumière en faisant apparaître les Baux comme un point plus lumineux au milieu de la campagne. En approchant l'image peu à peu changeait et se faisait plus nette. Les maisons se distinguaient mieux ; les ruines du château se détachaient de l'ensemble du village qu'elles dominaient et semblaient mieux encore le protéger.

En ce moment du printemps il y avait peu d'étrangers au village. Flavien gara la voiture au pied de la rue principale ; il savait trouver un peu plus haut le petit restaurant accueillant tout entouré de fleurs. Il décida de retenir une table sur la terrasse, avant de faire visiter le village à Prisca et à Tiphaine, et ils grimpèrent jusqu'au terre-plein des ruines du château. La vue sur la Provence y était unique. L'air serein, le ciel clair, permettaient de voir jusqu'à la montagne de Vitrolles par-dessus l'Étang de Berres et toute l'étendue de la Camargue jusqu'aux Saintes-Mariés et Aïgues-Mortes

En redescendant Flavien voulut revisiter le vieux cimetière. Des tombes très anciennes dormaient sous les cyprès évoquant le souvenir de Baux du Moyen-Age. Au restaurant leur table était la seule sur la terrasse mi-ombre, mi-soleil. Sans en rien demander un rosé de Saignon était à rafraîchir ; il précédait un gigoton d'agneau du Lubéron en croûte d'olives noires.

On ne pouvait pas quitter les Baux sans passer sur les terres de Daudet et de Mistral. En passant par Fontvieille on avait le souvenir de contes de Daudet et il ne fallait pas quitter Fontvieille sans aller jusqu'au moulin qui contient un petit musée. Il n'est pas vrai que Daudet y ait jamais écrit une ligne. Les Lettres de mon Moulin ont toutes été écrites à Paris, mais la légende est bien plus touchante que la réalité.

oooooooo

Cassis. Les calanques. La montagne qui descend dans la mer. Et quelle mer ! Flavien avait choisi la douceur pour cette étape. Il avait l'intention d'y rester quelques jours, de rayonner un peu dans la Haute Provence, d'y retrouver les lieux qui avaient marqué le temps qu'il avait vécu à Marseille .Il était trop tôt pour se baigner dans les calanques, mais il voulait profiter de la mer, des longues sorties avec les pêcheurs, les fils sans doute de ceux qu'il avait connus et qu'il savait avoir gardé les traditions d'accueil et de gentillesse de leurs parents.

Les Jardins de Cassis, sur les hauteurs, en dehors du village, surplombait le petit port où se serraient, les uns contre les autres, des pointus de toutes les couleurs, dont les « capitaines » avaient seulement à traverser le quai pour se retrouver au Romano pour le pastis biquotidien, les avaient accueillis. Ils avaient réservé pour eux un petit bâtiment, un peu à l'écart, protégé du mistral par de grands pins et une rangée de cyprès. Prisca et Tiphaine avaient voulu la même chambre ; un peu par sentiment d'économie pour Flavien, surtout pour se retrouver seules pour échanger leurs confidences et les signes de leur tendresse.

-Nous irons dîner tout à l'heure au Romano, dit Flavien. Ce petit bistrot sur le port est resté, je le sais, ce qu'il était jadis. Il me rappellera mes escapades marseillaises. La vie sur le port, où tout le monde se connaît, est tout à fait typique des villages marins qui entourent Marseille, où grouille un mélange d'autochtones, de grecs, d'italiens et de corses, peuple hétéroclite mais harmonieux à force de temps.

Le Romano n'avait pas changé. Le bar, dans le fond, recouvert de cuivre rouge, brillait « comme de l'or ». C'était de l'or en effet qu'il rapportait au patron par les centaines de pastis qui y étaient servis tous les jours. Mais on n'y servait pas que du pastis. C'est là que j'ai connu cette boisson typique à Marseille que j'avais compris s'appeler une « orge avancée » ! Naturellement je ne savais pas ce que cela pouvait être jusqu'au jour où l'on m'expliqua que ce n'était pas une « orge avancée » mais un « orgeat valsé ». L'accent de Marseille avait percuté mon tympan. Comme je ne voulais pas mourir idiot je me suis fait expliquer ce dont il s'agissait. C'était simplement un sirop d'orgeat mouillé à l'eau de Vais !

C'était au bar tabac des frères Lometo, place de l'Opéra que j'avais été initié aux coutumes marseillaises. C'était mon quartier général ; le matin j'y prenais mon café ; parfois j'y déjeunais d'un sandwich. C'était un peu mon bureau où sur le bord d'un guéridon je rédigeais mes notes et le téléphone servait à régler mes rendez-vous. J'étais rapidement devenu un habitué et je ne faisais plus figure d'« étranger ».

Le quartier de l'Opéra où est situé ce bar a toujours été un quartier réservé, animé jour et nuit, centre de l'activité chaude de Marseille. La densité des filles était impressionnante mais tout, à l'époque, se passait dans un esprit bon enfant. Les scènes de jalousie y étaient rares et les protecteurs savaient rapidement y mettre bon ordre. Comme les frères Lometo tenaient avec leur bar un débit de tabac très important dont ils tiraient le principal de leurs revenus, il était entendu qu'ils ne toléraient pas chez eux le racolage et que seules les filles accompagnées y avaient droit de cité. Ils tenaient particulièrement à conserver leur licence.

Nous étions devenus, Armand et moi, très amis de l'une d'elles qui tenait son petit commerce au coin de la place. Elle s'appelait Giselle. Jolie, gentille, nous l'invitions parfois à venir se réchauffer quelques instants l'hiver en prenant un café au comptoir avec nous. Elle nous racontait sa vie qu'elle ne détestait pas ; elle avait un protecteur qui était très amoureux d'elle et qu'elle aimait bien aussi. Il n'était pas jaloux des bonnes manières que nous faisions à Giselle et nous racontait volontiers sa vie. Il avait une certaine élégance du métier et la fantaisie de faire faire ses chemises sur mesures avec la particularité de cols dont les pointes démesurées descendaient jusqu'à la moitié de sa poitrine.

Le patron du Romano était heureux de retrouver Flavien. C'était le fils de celui qui tenait ce restaurant quand il habitait à Marseille. Il l'avait connu en culotte courte, sortant de l'école le soir pour donner un coup de mains à son père en portant dans la salle les consommations des clients. Il adorait ce qu'il faisait et qui lui évitait de faire les devoirs qu'à cette époque les enfants faisaient à la maison. Et puis son jeune âge, sa

gentillesse faisaient que les clients étaient très généreux avec lui et il avait commencé, déjà à douze ans, de mettre de côté un petit pécule. Il avait dans l'idée d'avoir lui aussi rapidement son pointu pour aller à la pêche et promener les filles en mer.

Flavien avait choisi une table, un peu à l'écart contre la grande baie vitrée. De là, dans le soleil couchant, on pouvait voir la toute dernière activité du port, les accostages des bateaux qui rentraient les uns après les autres. Seuls, les pêcheurs au lamparo ressortiraient à la nuit tombée. Les autres marins s'égaillaient sur les quais et la plus part rentrait dans les bars pour prendre leur pastis et parler de leur journée, avant de retrouver comme d'habitude sans être pressés, leurs femmes à la maison.

Ils n'avaient pas eu besoin de passer leur commande pour qu'on leur apporte tout naturellement un rosé de Cassis bien frais. La serveuse, petite brunette au tour engageant, apportait en même temps les grandes assiettes creuses pour la bouillabaisse dont le fumet venant de la cuisine se répandait dans la salle. Une vraie bouillabaisse, celle de Marseille, où avaient cuit dans le vin blanc ces poissons de roche pêchés du matin, horribles à voir quand ils sont vivants mais si délicieux quand ils nagent dans le bouillon. Sur la table déjà la rouille et l'aïoli avaient trouvé leur place. Tous ces parfums se mélangeaient. On avait faim.

L'ambiance conviviale est toujours propice aux confidences. Les souvenirs remontaient, certes un peu en désordre, mais remontaient tout de même à l'esprit de Flavien. Il resta sans parler quelques instants. Prisca et Tiphaine avaient appris à respecter ses silences qu'elles savaient nécessaires à Flavien. C'était souvent les prémices d'une confidence qu'elles attendaient. En effet, Flavien, en souriant aux rappels de sa mémoire, se remit à parler.

-Nos amies parisiennes, qui étaient seulement en vacances, avaient repris le train pour Paris. Armand et moi nous sommes restés seuls et notre amitié en a été renforcée. Nous nous retrouvions tous les soirs au bar des frères Lomeno et nous dînions ensemble.

Armand avait renoué avec sa petite amie grecque avec laquelle il n'avait jamais vraiment rompu, et que je me souviens avoir été d'une jalousie malade. Nous avons connu, lors de nos pérégrinations dans les boîtes de nuit de Marseille, deux chanteuses qui se produisaient tous les soirs dans différents endroits. Armand faisait la cour à l'une d'elles qui avait une assez jolie voix et qui avait ce qui n'était pas courant à cette époque d'après guerre, un manteau de lapin. Moi, j'étais très lié à l'autre, une charmante petite juive, qui s'appelait Lisette Simon.

Nous passions ainsi des jours heureux tous les quatre avant que nos amies fassent leur numéro où nous assistions généralement. Lisette était délicieuse ; très ingénue elle avait un certain succès dans les boîtes où elle passait. Elle avait de longs cheveux blonds qui lui descendaient jusqu'au bas des reins, un petit visage fripon, un corps sans défauts. Elle était douce et docile, nous avons passé quelques semaines ensemble dont je garde le souvenir ému de sa tendresse.

La petite amie habituelle d'Armand avait soupçonné qu'il la trompait. Sa famille était grecque, rigide, réfugiée à Marseille pendant la guerre. Elle n'avait pas de père, elle vivait avec sa mère et son petit frère et nous étions souvent invités chez elle à dîner et à boire un café turc imbuvable. Comment avait-elle su l'intérêt qu'Armand portait à sa nouvelle petite amie ? Toujours est-il qu'elle l'avait parfois aperçue et elle ne cessait pas de lui reprocher ses incartades avec la fille « au manteau de fourrure » !

Lisette avait signé un contrat pour se produire à Tunis pour quelques semaines. C'était un contrat intéressant ; elle l'avait donc signé, mais un problème se posait. Le voyage était à sa charge et elle n'avait pas les moyens de le régler. Naturellement j'ai réglé ce voyage pour elle ; je l'ai accompagnée sur le port pour prendre son bateau.

Nous ne nous sommes jamais revu, mais quelque temps après son départ j'ai reçu un petit paquet de

Tunisie. C'était un très humble cadeau ; il s'agissait d'un petit cendrier en cuivre repoussé comme on en trouve des milliers dans les souks de Tunis ou de Carthage .J'ai toujours gardé ce souvenir, vous l'avez sans doute vu sur mon bureau à Paris. Demain nous irons à Marseille, je vous ferai visiter la ville.

oooooooo

Marseille n'avait pas beaucoup changé. Un peu plus d'animation seulement. Des embouteillages qui n'existaient pas jadis. Le stationnement était devenu difficile. Les tramways ne roulaient plus. Il manquait sans eux, tout de même quelque chose. Les petites rues près du Vieux Port étaient toujours des petites rues. Les interpellations, d'un immeuble à l'autre étaient toujours les mêmes, mais les fils tendus entre les maisons pour faire sécher le linge avaient peu à peu disparus. Les poubelles avaient remplacé le folklore ancien ; on pouvait considérer que c'était dommage, mais la vie avait changé ; Si l'on était devenu plus exigeant, on avait perdu la fantaisie de la vie ancienne. Contre toute logique les Marseillais devenaient tristes. Cela ne c'était jamais vu dans l'histoire. Même les petites voitures des pompiers qui allaient se baigner à la piscine du Chevalier Rosé, ne descendaient plus la Cannebière toutes sirènes hurlantes. Dans le Vieux Port les bateliers en partance perpétuelle pour le Château d'If ne criaient plus, les uns après les autres, « on part, on part... » tout en restant collés au quai jusqu'à ce que leurs bateaux soient remplis quelques fois plus qu'il n'était prudent. Quand la mer était belle pourtant, ils savaient bien que quand se lève le mistral imprévisible, la Méditerranée est traîtresse et qu'il vaut mieux rester au port. Bons marins sans doute, prudents bien sûr, téméraires sûrement pas.

Flavien laissa la voiture au bas de la Cannebière puis ils partirent à l'aventure autour du quartier du Vieux Port dynamité pendant la guerre. Il ne restait plus rien de ces maisons typiques, un peu sordides, d'un quartier très réservé aux marins de passage, repaires dans les temps difficiles de coupe-jarret de toutes sortes et plus tard, jusqu'à maintenant, de petits et de grands « voyous ».

Armand, qui ne cachait pas avoir participé, d'un peu loin il est vrai, à l'affaire du Combinati qui avait défrayé la chronique, ce cargo, sans pavillon et sans âge, qui avait à la sortie de la guerre déversé sur Marseille sa cargaison de cigarettes américaines de contrebande, y avait quelques amis ce qui avait permis à Flavien de connaître ce quartier et d'y être accepté.

Ils allèrent flâner sur le Quai du Port où avaient été tournés les films de Pagnol. Le petit bistrot de Raimu n'existait plus sans doute, mais le type de petits bistrots qu'il avait fait connaître étaient toujours là, différents, plus modernes mais avec une clientèle identique d'habitues et les volets de bois que l'on remettait le soir pour fermer les devantures, couverts de plaques métalliques des vieilles publicités de Dubonnet ou de Suze, de Cinzano ou de Lilet. Pour rien au monde les patrons de ces petits bistrots n'auraient enlevé ces plaques clouées par leurs pères malgré toutes les sollicitations amicales de brocanteurs avides de reliques.

Devant l'Hôtel de Ville, sur le quai de départ du ferry boat les aspirants à la traversée du Vieux Port ne se bousculaient plus, mais l'ombre du capitaine Escartefigue planait encore et les marins, aussi nonchalants qu'autrefois, ne se pressaient pas. On aurait dit des marins suisses.

L'après midi se passa à flâner dans le vieux quartier du Panier, derrière le bassin de la Juliette. Mais Flavien et ses amies ne voulaient pas rentrer trop tard, pour se reposer un peu avant de dîner. Alors, ils reprirent la route du Col de la Gineste pour redescendre doucement sur Cassis.

oooooooo

La soirée était douce. Le dîner au Romano fut joyeux. Chacun parlait de sa visite à Marseille. Prisca et Tiphaine avaient été surprises par cette ville grouillante, débridée, spontanée et dès l'instant combien sympathique. C'est vrai que Marseille ne ressemble à aucune autre ville, que les Marseillais ont cette gentillesse innée qui les amènent à se faire aimer de tous ceux qu'ils rencontrent. Et puis, il y fait soleil trois cents jours par an !

Flavien avait retrouvé au Romano, Lignon, le fils d'un marin qu'il avait connu jadis. Il organisa avec lui une promenade en mer pour le lendemain.

Sept heures sur le port ? OK, nous y serons.

Flavien n'avait pas posé la question à Prisca et à Tiphaine, mais il savait quelles seraient naturellement partantes et qu'elles se réjouiraient à l'annonce de cette promenade.

A sept heures ils étaient au rendez-vous, sur le port, devant le pointu de Lignon, repeint à neuf, en vert, comme il se doit. Lignon était à bord. Il avait rangé les lignes et les appâts. On pêcherait, bien sûr, pour apprendre à Prisca et à Tiphaine à manier la palangrotte. Flavien leur avait dit de se couvrir chaudement, même quand il fait beau au printemps, en mer au petit matin, le fond de l'air est frais.

Le moteur en route avait ce teuf-teuf caractéristique ; haletant, des moteurs diesel des pointus. La manœuvre habile de Lignon décolla le bateau du quai, le fit pivoter sur lui-même et il mit le cap sur le large.

Les filles étaient joyeuses ; cette promenade était dans ce voyage un break qu'elles n'avaient pas prévu. Les embruns du clapotis des vaguelettes leur fouettaient le visage. Déjà Cassis s'estompait derrière eux dans une petite brume matinale légère qui faisait présager une journée radieuse.

On naviguait déjà depuis deux heures, quand Lignon arrêta son bateau au-dessus d'un fond sablonneux se trouvant à portée de palangres et qui, dans le soleil, renvoyait l'image d'un banc de petits poissons de toutes les couleurs. Il demanda à Flavien de jeter l'ancre par-dessus bord ; rapidement elle se ficha dans le sable. Le bateau pivota et se plaça dos à la brise, pour ne plus bouger.

Alors pouvait commencer l'éducation de Prisca et de Tiphaine au maniement de la palangrotte ! Des lignes en nylon entouraient des palettes de bois. A leur base, un plomb un peu plus gros que les autres, précédait quatre ou cinq hameçons rattachés à la ligne par un bout d'une vingtaine de centimètres. Après avoir placé une aiche sur chaque hameçon, on déroule la ligne jusqu'à ce que le plomb touche le fond et puis on tient le fil tendu entre le pouce et l'index. Quand on sent une touche, on ferre d'un petit coup sec et l'on remonte le poisson accroché à la ligne ! C'est facile. Prisca et Tiphaine qui n'avaient jamais pris de poissons de leur vie, étaient aux anges. Elles étaient surprises de la facilité avec laquelle elles remplissaient la bourriche de poissons de toutes les couleurs, certains fins comme de petits obus, d'autres au dos dodu, bien arrondis. C'était à qui en attraperait plus que l'autre, et cette compétition amicale les mettait en joie.

Flavien, à l'avant du pointu, à côté de Lignon, bavardait avec lui. Il rappelait les souvenirs des sorties en mer avec son père, la nuit, au lamparo. Il avait appris à manœuvrer le trident et il avait fini par harponner à coup sûr les poissons éblouis. La mer, à l'époque, était beaucoup plus riche. Pourquoi les pêches maintenant étaient moins fructueuses, on ne savait pas le dire. Lignon lui-même ne pouvait que constater la difficulté plus grande à vivre maintenant du produit de sa pêche.

Le soleil était au zénith, Lignon en relevant l'ancre proposa d'accoster sur l'îlot de Congloué, à quelques milles à l'Ouest où ils seraient sûrs d'être seuls pour partager la fougasse aux anchois et aux olives, et les pan banats que sa mère avait préparés pour eux, très tôt, avant leur départ. Il connaissait une petite anse où il

savait pouvoir aborder et ancrer son bateau sans difficultés. Protégé du vent par les rochers qui bordent la plage, il savait qu'ils pourraient se reposer au soleil.

Arrivés, ils débarquèrent tous, Flavien, Lignon, Prisca, Tiphaine ... et la glacière, où étaient restées bien au frais les bouteilles de rosé de Bandol. Certains meurent parfois de soif en mer, mais jamais les marins de Cassis qui partent à la pêche.

Prisca et Tiphaine avaient envie de se baigner. L'eau de la petite crique était claire, assez calme pour les inviter à s'y plonger, mais elles n'avaient pensé, ni l'une ni l'autre, à prendre un maillot de bain. Flavien s'aperçu qu'elles en semblaient contrariées. Il leur assura que Lignon et lui en avaient vu d'autres, peut-être pas aussi charmantes, mais que jamais des baigneuses nues ne les avaient choqués. Rassurées, elles quittèrent les vêtements légers qu'elles portaient, et se précipitèrent joyeusement dans l'eau fraîche et claire de la crique. Après avoir fait honneur aux pan bagnat et aux beignets aux pommes qui servaient de dessert, chacun s'étendit sur le sable pour prendre ce premier bain de soleil.

oooooooo

Jusqu'à La Ciotat la route, près de la côte avait le seul charme d'une route du bord de mer. Mais depuis Ceyreste, plus étroite, sinueuse, la montée vers le Camp du Castelet reprenait les attraits d'une subite route de montagne. La conduite souple de Flavien rendait la sinuosité sympathique. Sur la gauche, en allant vers Signes, le Massif de la Sainte Beume imposait sa masse verte. Au soleil de cette fin de matinée les villages s'animaient doucement.

Flavien avait décidé de déjeuner à La Roquebrussanne à l'Auberge de la Roule. Déjà en quittant La Bégude ce petit village tellement ancien qu'il semblait sortir d'une histoire de l'An Mil, Tiphaine s'était endormie contre l'épaule de son amie. Ni Flavien, ni celle-ci ne voulaient parler pour laisser Tiphaine à ses rêves. Ils devaient être heureux, elle avait sur les lèvres un sourire angélique !

Doucement, sans heurts, ils arrivèrent à La Roquebrussanne. La voiture arrêtée sous les grands platanes de la petite place pratiquement déserte, ils avaient trouvé la table préparée pour eux au coin de la terrasse. Sous un parasol blanc et vert, cadeau d'un fabricant de bière, sur une nappe provençale à carreaux, trois couverts en fausse vaisselle de Moustiers invitaient à la pause. Tiphaine réveillée était émerveillée. Tout, dans ce voyage, était nouveau pour elle. Entre Flavien et Prisca elle se sentait bien, en sécurité. Elle comptait sur Flavien pour la définition de son avenir proche ; Prisca lui apportait la douceur de sa tendresse. Dans ce voyage elle était doublement protégée, mais c'est avec un peu de tristesse qu'elle appréhendait le retour à Paris et elle avait peur que ce retour brise cette harmonie.

Après le déjeuner, ils gagnèrent à Castellane la route Napoléon. Ils allaient faire étape à Grenoble et jusque là le souvenir de l'Empereur les accompagnerait... De loin en loin, au bord de la route, des pancartes signalent que Napoléon s'est arrêté ici. Une grosse ferme, un peu en dehors prétend que l'Empereur y a séjourné. C'est possible, il est nécessaire de faire parfois une halte pour faire souffler les chevaux, mais rien n'appuie la véracité d'un souvenir si vivace. La route Napoléon est une des plus belles de France ; parfois un peu difficile, mais au soleil qu'il faisait cet après-midi là, c'était une promenade idéale.

Et ce soleil se couchait quand ils arrivèrent à Grenoble. Quelques traces de neige restaient sur le Vercors ; l'air de la montagne répandait sa fraîcheur sur la ville. L'Hôtel Lesdiguières qui fut jadis l'École de l'Hôtellerie la plus réputée n'existait plus; Flavien regrettait cet hôtel où le service, assuré par les élèves menés fortement par leurs professeurs, était simple mais impeccable. Alors, Flavien avait choisi l'Hôtel d'Angleterre pour avoir devant sa fenêtre les arbres de la Place Victor Hugo.

Après le dîner Flavien, Prisca et Tiphaine s'attardèrent au bar de l'hôtel. Les fauteuils 1930, un peu vieillots, mais confortables, rendaient les confidences plus faciles. Tiphaine qui généralement parlait peu était intarissable. Elle racontait les petites histoires de son enfance. L'effet, sans doute, de la Bénédictine qu'elle buvait, la confiance qui s'était établie entre elle et Flavien, qui petit à petit devenait plus forte, l'invitait à raconter ce que seule Prisca savait. Elle s'attendrissait au souvenir qui remontait à sa mémoire de sa première expérience amoureuse.

-J'avais treize ans. J'étais en cinquième au Lycée Louis le Grand, ; il y avait dans ma classe un garçon beau comme un dieu. Comme d'habitude quand les filles sont amoureuses comme je l'étais, les garçons qui leur plaisent sont, ou font semblant d'être indifférents. Et il était indifférent ! Mon attitude semblait même l'agacer, mais j'étais vraiment amoureuse et décidée à le séduire ; mais comment faire lorsque l'on a treize ans et que l'on ne connaît rien au jeu de la séduction ? Pourtant les moyens que l'on possède sont innés et j'avais fini par obtenir qu'il m'accompagne à la sortie des cours jusque chez moi.

Ce jeu dura une semaine. Je sentais que dans le fond, être près de moi lui plaisait. Petit à petit je l'appivoisais et enfin, un soir d'hiver, sous le porche de ma maison, il avait fini par m'embrasser. Ce baiser me faisait découvrir des sensations que je n'avais jamais éprouvées. J'ai compris ce soir là que l'amour et un simple baiser pouvaient vous rendre sans volonté ce qui était les prémices d'un total abandon.

Quelques jours plus tard mes parents étaient sortis. J'arrivais à l'attirer à la maison décidée à me donner à lui ; j'avais fait ce qu'il fallait sous prétexte de lui faire écouter de nouveaux disques il m'accompagna dans ma chambre. Les disques n'avaient été qu'un moyen bien sûr.

Sans aucune pudeur, et comme cela pouvait être naturel, il me prit dans ses bras. Ses baisers étaient de plus en plus brûlants, ses mains s'égarèrent et ce qui devait arriver arriva naturellement. Je n'étais pas surprise ; je savais comment on faisait l'amour et c'est tout naturellement et très tendrement que je me suis donnée à lui.

J'ai gardé de cette aventure un souvenir charmant et c'est avec tendresse que je me souviens de cette première fois !

Nous avons été amants quelques temps. Et puis nous avons repris notre route chacun de notre côté. Je le revois parfois avec plaisir. Nous avons gardé, l'un pour l'autre, une très grande affection.

C'est sur cette confidence de Tiphaine que s'acheva la soirée. Demain dit Flavien, nous rentrerons à Paris.

oooooooo

Il pleuvait. Un orage de printemps s'était abattu sur Paris. Le ciel, depuis Coutenay, était chargé d'énormes nuages noirs. Le vent s'était levé. Des trombes d'eau balayaient l'autoroute. La conduite devenait difficile et Flavien tendait toute son attention à garder ses distances. Le soleil, qui comme un ami les avait protégés pendant tout leur voyage, semblait fâché de leur retour. Il faisait froid.

Flavien avait raccompagné Prisca et Tiphaine chez elles. Il voulait rentrer seul chez lui, retrouver son cocon et ses habitudes. La femme de ménage avait tout mis en ordre. Les cuivres, l'argenterie brillaient comme nickel. Les meubles encaustiqués sentaient bon. Chaque maison, chaque appartement a son odeur : il retrouvait la sienne. Les volets clos et les rideaux tirés étaient refermés sur Flavien. Le calme, le silence emplissaient l'appartement. Il resta un long moment à rêver et à se souvenir.

Ce voyage lui avait apporté la sérénité dont il avait besoin. La jeunesse de ses compagnes lui avait redonné le dynamisme qu'il désirait. Oui ! il avait eu raison de rechercher quelqu'un sur qui s'appuyer pour mettre en ordre la fin de sa vie ; il avait eu raison de choisir Prisca.

Était-il conscient qu'elle était la fille qu'il n'avait jamais eue et qu'il avait toujours regrettée. Sans doute, mais il avait maintenant près de lui un être auquel il pouvait penser affectueusement. Au cours de ce voyage il avait eu le temps de l'observer pour la connaître et il lui reconnaissait toutes ses qualités de gentillesse, et savait aussi, qu'il supposait, de fidélité et de discrétion. Il était sûr qu'il pouvait lui confier la mise en ordre qu'il avait décidée.

L'amitié qu'elle montrait à Tiphaine lui plaisait. Un peu plus âgée qu'elle, elle était comme sa grande sœur pour l'aimer et la protéger. Cela aussi plaisait à Flavien, car il avait su au cours de ce voyage reconnaître aussi les qualités de celle que dans son subconscient il appelait affectueusement « la petite ».

Il était entendu que Flavien rappellerait Prisca dans quelques jours pour commencer le travail pour lequel il l'avait choisie, et en attendant, il voulait reprendre ses habitudes parisiennes. La première chose à faire était de prendre connaissance de son courrier qui s'était amoncelé sur son bureau. Il en fit rapidement le tri. Il mit de côté ce qui manifestement étaient des factures ; rien ne justifiait d'en prendre connaissance dès l'instant. Directement il mit au panier ce qui était des prospectus ; un gros paquet se retrouva au fond de la corbeille. Il ne restait à ouvrir maintenant que les lettres personnelles.

La première était de sa banque. Elle lui signalait que selon ses instructions, elle avait vendu les actions choisies lorsqu'elles étaient au plus haut. Il constata avec satisfaction que cette prise de bénéfice couvrait tous les frais du voyage. Une autre était de son fils. Il lui disait qu'il était en mission en Jordanie. Il y avait retrouvé un ami qui dirigeait le plus grand hôtel d'Amman qui avait été heureux de le revoir parce qu'il s'y ennuyait à mourir. Sa jeune femme était peintre, elle passait des jours et des nuits dans le désert où la lumière, il est vrai, était extraordinaire. Alors elle peignait. Et comme elle avait du talent, toutes ses toiles se vendaient très bien et toutes les grandes familles de Jordanie en voulaient, depuis que le Roi en avait une dans son bureau. Les autres lettres étaient sans grande importance. Quelques-unes étaient des invitations pour des vernissages et l'une pour un cocktail où il aurait plaisir à aller. Il aimait certaines réceptions pour la faune quelles drainaient et dont les manières le mettaient en joie. Malgré son âge Flavien retrouvait cet esprit juvénile qui en fait ne l'avait jamais quitté.

Il laissa passer quelques jours pour reprendre ses habitudes ; après il voulait organiser cette mise en ordre de ses affaires. Il savait qu'il allait le faire ; il savait avec qui ; il n'était plus du tout pressé de décider comment.

Oh ! ce n'était pas compliqué. Il fallait procéder méthodiquement et sa méthode était de prendre tous ses dossiers un par un dans un ordre volontairement inorganisé. Ce qui avait trait aux affaires ne posait pas de problème. La chronologie tenait lieu d'éliminatoire. Quel besoin de garder des documents personnels qui n'avaient plus aucun intérêt pour personne ! Cela serait facile à Prisca. A quoi pouvaient bien servir des

relevés de banques qui avaient plus de dix ans ! Toutes ces sortes de papiers étaient obsolètes. La mise en ordre serait rapide.

Restait le reste : les lettres, les documents de généalogie, les souvenirs de sa famille ou de ses amis qu'il avait pu écrire, ses notes personnelles de réflexions. Il ne les emporterait pas dans la tombe et c'est là qu'il comptait sur Prisca, sur son œil étranger, pour proposer un tri.

oooooooo

A son retour à Paris, Flavien avait voulu voir son médecin et faire un check-up. Ce n'est pas qu'il se pensait malade mais il sentait que ce voyage l'avait fatigué, et puis un check-up, à son âge, n'avait jamais fait de mal.

Il téléphona à Prisca pour convenir d'un premier rendez-vous. Elle était libre naturellement pour lui. Elle lui répondit quelle viendrait quand il voudrait.

Eh bien demain en fin de matinée, dit-il. C'est d'accord, j'y serais.

Le temps s'était complètement éclairci et le printemps s'étendait maintenant sur Paris. Tous les arbres du Parc Monceau avaient presque leur feuillage de l'été. Les enfants, en tee-shirts de toutes les couleurs, pensaient que les vacances avaient commencé. Jadis, au Parc, les bonnes d'enfants étaient courtisées par les petits soldats, maintenant qu'il n'y avait plus d'armée et plus de militaires, les nounous antillaises n'avaient plus que la ressource de bavarder entre-elles en parlant fort, tout en surveillant du coin de l'œil les bambins turbulents qu'on leur avait confiés.

Il était à peine onze heures quand Prisca arriva chez Flavien.. C'est la femme de ménage qui lui ouvrit la porte. Elle la fit entrer au salon et il vint aussitôt la chercher.

-Vous travaillerez dans mon bureau où sont tous mes papiers. Vous passerez en revue tout ce que vous trouverez dans les meubles. Vous êtes assez intelligente pour savoir ce que vous considérerez que vous devez garder. Rien ne restera que ce que vous penserez pouvoir intéresser mon fils après moi. Le reste n'ira à personne d'autre. Je n'ai que lui.

Prisca demanda où elle devait se mettre.

-A mon bureau, bien sûr, lui dit Flavien. D'abord vous y serez à l'aise, et puis, je pense que dans mon fauteuil, entourée de mes objets familiers, vous serez plus à même de savoir séparer les inutilités des choses importantes. Les papiers inutiles iront à la corbeille, seules nous garderons toutes les photos, et si je le peux, je noterai au dos ce qu'elles représentent. Plus tard mon fils sera heureux de trouver ces annotations ; il me l'avait demandé. Je ne l'ai pas fait ; peut-être n'en ai-je pas eu le temps ; peut-être un peu par paresse, mais je suis sûr que cela lui fera plaisir.

Petit à petit les dossiers passaient sur le bureau les uns après les autres. Ils reprenaient ensuite leur place de plus en plus à l'aise. Dans certains il ne restait plus grand chose ; dans d'autres seulement leurs chemises.

Il ne fallut pas à Prisca plus de trois jours pour que tout fut mis en ordre. Mais il fallait maintenant se débarrasser de ce monceau de papiers de toutes sortes qui remplissaient plusieurs gros sacs plastiques. Prisca donna son avis. Pourquoi ne pas se procurer un appareil permettant de déchiqueter ces archives, et de les rendre ainsi garder leur confidentialité ? C'était la seule solution, en effet, et elle fut adoptée.

Flavien et Prisca se mirent en quête de cette machine. Il en trouvèrent une dans un magasin spécialisé et les papiers inutiles passèrent à la broyeuse. Ce travail prit plus de temps qu'ils ne le pensaient, mais tout se transforma en un tas de confettis dans les jours qui suivirent.

Flavien se sentait las. Etait-ce d'avoir remué tous ces papiers, ses souvenirs ? Etait-ce parce que physiquement il avait un problème ? Quand tout fut terminé, il invita Prisca et Tiphaine, non pas à un dîner d'adieu, mais un dîner de « fin de tâche ». Il voulait en même temps marquer l'aboutissement de cette mise en ordre et sceller l'amitié qui le liait à elles. Au cours de ce dîner ils évoquèrent les péripéties de leur voyage. Il savait qu'elles en garderaient un bon souvenir.

- Demain, leur dit-il, je vous attends pour prendre le thé chez moi. Avec vous, Prisca, je réglerai ce que

nous avons convenu ; mais je veux aussi vous laisser à chacune un souvenir. Quand je ne serai plus là, j'aimerais que s'il vous arrive de vous rappeler notre amitié ce soit avec un petit sourire au fond de votre cœur, en pensant que j'aurais pu être pour vous un grand-père attentif.

-A demain, mettons cinq heures.

oooooooo

A l'heure dite, Prisca et Tiphaine se retrouvèrent dans le petit salon, pelotonnées dans les grands fauteuils de cuir vert. Prisca avait servi le thé. Pendant un moment ils savouraient l'instant sans rien dire et puis Flavien donna à Prisca l'enveloppe qu'il avait préparée. D'un tiroir du petit meuble anglais qui se trouvait près de la fenêtre il prit deux petits paquets semblables qu'il donna à chacune d'elles.

Très émues, elles les ouvrirent ; dans chacun d'eux un bracelet en acier tressé et en or de Fred. En remerciant Flavien elles lui demandèrent la permission de l'embrasser. Leur spontanéité avait le sens d'une grande tendresse réciproque

- Mais, ce n'est pas tout, dit Flavien. A vous Prisca j'avais dit qu'un jour je vous conterais l'histoire du petit écritoire qui vous avait intrigué. Comme je vous confie le soin d'écrire notre histoire, je pense que cet objet sera le symbole de votre petit travail. Je vous le donne ; vous viendrez le chercher quand vous voudrez. Lui aussi a donc une histoire.

Il a été trouvé au Manoir de la Bessonies dans le Lot, non loin de Tartabelle. C'est là que le 3 août 1815 fut arrêté le Maréchal Ney qui s'y était réfugié pensant être en lieu sûr. Ce manoir appartenait à l'époque à une Madame de La Tour, cousine de la Maréchale. Mais ses bavardages intempestifs firent découvrir la retraite du Maréchal et les gendarmes dépêchés par le Préfet Locard, cernèrent le Manoir de la Bessonies. Ils arrêtèrent le Maréchal Ney qui fut fusillé quatre mois plus tard.

Ce n'est pas seulement parce que cet écritoire provient du Manoir de la Bessonies qu'il a une histoire, mais parce que, c'est sur cet écritoire, que le Maréchal Ney a écrit sa dernière, lettre à son épouse.

Pour vous, ma chère Tiphaine, je vous ai réservé ce petit tableau d'Henri Martin. Il représente un paysage de la vallée du Celé, où vous vous rappelez que nous sommes passés en revenant de Cahors à Tartabelle. Ce petit tableau a été peint dans les années trente. Henri Martin vivait à Saint-Cirq laPopie où mon père l'avait alors connu. Il avait aimé sa peinture et avait acheté ce tableau sur un coup de cœur, mais en devinant tout de même qu'Henri Martin serait un des plus grands peintres de son temps. Je souhaite que ce petit paysage de peupliers rosés marque les heures rosées de votre vie.

Prisca et Tiphaine étaient très émues, moins cependant que Flavien qui savait éprouver une des dernières joies de sa vie.

oooooooo

Le verdict était sans appel : « leucémie à évolution rapide » nécessitant une hospitalisation immédiate et un traitement de choc. Sur les conseils de son médecin Flavien fut admis au Service d'Hématologie de l'HÔPITAL Cochin. Malgré la prise en main du traitement par le Professeur Anduze, il perdait rapidement ses forces. Il savait, il sentait que c'était le dernier combat qu'il livrait. Il était parfaitement calme, presque serein Il n'avait pas peur de la mort qui s'approchait. Il ne regrettait rien. C'était sa dernière bataille et il ne voulait pas la gagner.

Quand il avait eu son autre cancer il s'était accroché bec et ongles à la vie. Il avait battu la maladie. Son chirurgien avait fait le maximum ; lui avait fait le reste, mais il sentait aujourd'hui qu'il n'avait plus envie de vivre.

Prisca venait le voir tous les jours. Elle était souvent accompagnée par Tiphaine. Dès que le service de Transfusion de l'hôpital avait lancé un appel à des dons de plaquettes nécessaires au traitement de Flavien, elles s'étaient présentées. Mais, malgré toutes les transfusions il n'avait bientôt plus que la force de parler encore, de dicter à Prisca, pour son fils, une dernière lettre.

oooooooo

« Mon cher fils,

J'ai demandé à Prisca Clément de t'écrire pour moi cette lettre. Je suis trop faible pour pouvoir seulement être assis dans mon lit. Le Professeur Anduze ne peut pas cacher son impuissance malgré tout ce qu'il peut tenter pour me faire espérer une guérison éventuelle. Mais je ne suis pas dupe et je sais qu'aucune rémission n'est possible. Je vais mourir. Le temps en est venu ; c'est sans appel.

Je ne regrette pas ma vie. Je n'en ai pas toujours fait ce que j'aurais voulu, mais la faute en est que j'ai toujours trop sacrifié à ceux qui m'entouraient. Je ne regrette rien même si parfois ma gentillesse a été prise pour de la faiblesse. Peu importe.

Je veux que tu sois heureux ; c'est cette espérance que j'ai dans mon cœur au moment inéluctable. Je le désire de toutes les forces qui me restent.

Ne sois pas triste. La vie pour toi va continuer. Garde dans l'esprit les valeurs que je t'ai apprises à aimer. Rejette toujours les compromissions. Que ta vie soit telle que tu puisses toujours regarder derrière toi, l'esprit léger et sans honte. Je suis sûr qu'au soir de ta vie, toi aussi, tu ne regretteras rien. Quand tu penseras à moi que ce soit avec un petit sourire dans ton cœur.

Si tu le peux, garde Tartabelle. J'y ai passé dans mon enfance des jours merveilleux. De temps à autres, tu retrouveras sur le causse ou dans la braunhie les chemins de ma liberté, du temps de mon insouciance. En les parcourant, tu auras une pensée pour moi. J'ai été heureux à Tartabelle et j'emporte avec moi de merveilleux souvenirs.

Prisca a les clefs de mon appartement. Elle a gentiment accepté de s'en occuper avec la femme de ménage en attendant ton retour à Paris. Maître Molière, mon avocat a depuis longtemps une procuration et la signature de mes comptes. Je ne me fais à ce sujet aucun souci. Il donnera à Prisca les fonds dont elle aura besoin en t'attendant. Mon testament et son codicille sont chez mon notaire que tu connais depuis longtemps.

Pense à moi parfois. Ne m'oublie pas. Je t'embrasse très fort. Adieu. »

oooooooo

Flavien est mort doucement à la fin de l'été. Il avait demandé que sa mort ne soit pas annoncée avant ses obsèques.

Seuls Prisca, Tiphaine et Maître Molière l'ont accompagné. Il faisait beau. Le soleil encore était le compagnon de son dernier voyage.

oooooooo

Paris Mai 2002